

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

LA MORT DE FRANÇOIS-JOSEPH



La mort aura été trop généreuse : elle vient d'emporter, à quatre-vingt-six ans, François-Joseph, « empereur d'Autriche, roi apostolique de Hongrie », avant qu'un juste châiment ne s'abattît sur ce vieillard qui avait déjà vu monter à l'horizon politique le fantôme de sa déchéance. Il s'éteint sur un trône qui, dès maintenant, craque de toutes parts, et où il monta il y a soixante-huit ans. Fils de l'archiduc François-Charles et de la princesse Sophie, il était né le 18 août 1830.

Une fête ajournée

Ah ! quelle belle fête c'eût été, en temps de paix !

La Ligue française de l'enseignement vient de célébrer le cinquantième anniversaire de sa naissance.

Le nom de Jean Macé, son fondateur, est moins familier aux enfants d'aujourd'hui qu'à leurs parents et grands-parents, lesquels avaient tous lu *l'Histoire d'une bouchée de pain*, *les Serviteurs de l'estomac* et *le Théâtre du Petit-Château*, trois livres autrefois répandus dans le monde de la jeunesse. Tandis que les adolescents dévoraient ces aimables ouvrages, les grandes personnes honoraient en l'auteur le vertueux républicain, l'homme de 48, qui, réveillé, continuait son rêve.

Jean Macé avait noté la date de son réveil.

« Au matin du 25 février 1848, écrit-il, lorsque je vis le suffrage universel affiché sur les murs de Paris, j'eus froid dans le dos. Je ressentis un mélange de joie folle et de terreur secrète. »

Le peuple improvisé électeur le remplissait d'inquiétude. C'était trop tôt. La nation tout entière ne semblait pas préparée à l'exercice de sa souveraineté par une instruction suffisante. Et comme Macé avait raison de craindre qu'elle ne volât aveuglément ! Peu de temps après, le plébiscite consacrait l'Empire.

On peut dire que l'idée d'une ligue de l'enseignement fut suggérée à son promoteur par la nécessité de rendre les républicains dignes de la République. Rappelez-vous, à ce sujet, l'admirable formule de Rousseau : « Il faudrait que les hommes fussent avant les lois ce qu'ils doivent devenir par elles. »

Dix-huit ans s'écoulèrent pourtant avant que Jean Macé passât de la théorie à la pratique.

Au cours d'un voyage dans l'Est, en 1850, il eut l'occasion de s'arrêter à Beblenheim, en Alsace, et d'y visiter une institution de jeunes filles fondée par Mlle Vérenel. Il remplaça même, alors, au pied levé, un professeur et produisit sur les élèves une si vive impression que la directrice, l'ayant vu partir à regret, sollicita, l'année suivante, son retour. Le temps d'épouser la veuve de son ancien professeur à Stanislas, l'historien Théodore Burette, dont il avait été, dans la suite, le secrétaire, puis l'ami, et Jean Macé revenait, avec sa femme, s'installer au Petit-Château.

« J'étais né pour être professeur de demoiselles », disait-il plaisamment ; et, de fait, il avait à la fois la vocation de l'enseignement et le génie de l'association.

C'est à Beblenheim qu'il écrivit, pour son ancien condisciple, l'éditeur Hetzel, *l'Histoire d'une bouchée de pain*, dédiée à Geoffroy Saint-Hilaire, et la plupart des autres livres qui établirent rapidement sa renommée.

Mais instruire les demoiselles en classe et par ses ouvrages de vulgarisation, les enfants chez eux, n'absorbait pas toute l'activité de l'excellent homme. Il n'avait qu'une pensée : l'éducation du peuple, et, dès 1862, il prélevait à cette entreprise en fondant la Société des Bibliothèques du Haut-Rhin. « Le complément de l'école, disait-il, c'est la bibliothèque. » Enfin, quatre ans plus tard, au mois de novembre 1866, il lançait dans *l'Opinion nationale* son manifeste en faveur de l'instruction obligatoire.

« Je fais appel à tous ceux qui conçoivent la Ligue future comme un terrain neutre, politiquement et religieusement parlant, et qui placent assez haut la question de l'enseignement populaire pour la servir sur ce terrain-là, abstraction faite du reste. Il serait inutile d'essayer si l'on voulait autre chose. On ne vivrait pas, en supposant qu'on pût parvenir à naître. »

Ses trois premiers adhérents furent un tailleur de pierre, un conducteur du P.-L.-M. et... un sergent de ville ! « On ne dira pas que je fais de l'opposition », s'écria Macé, qui était plein de bonhomie. Puisque les adhérents ne venaient pas à la Ligue, il avait le devoir d'aller les chercher. Et il se mit en route. Il portait dans sa propagande un esprit qui a pu paraître évangélique, car Jean Macé joignait à la ténacité de l'apôtre un fonds de croyances religieuses qu'il ne dissimulait pas et qui joua à sa mémoire un bien vilain tour, il y a quelques années. Un maire de la banlieue, lequel maire était, par hasard, un imbécile, fit retirer de la bibliothèque scolaire... *l'Histoire d'une bouchée de pain*, signalée comme dangereuse pour l'éducation des enfants ! Et dangereuse, pourquoi ? Parce que Macé a eu l'impudence d'écrire : « Quand on marche docilement dans la voie que Dieu lui-même nous a tracée, on devient nécessairement meilleur. »

Un père de famille avait protesté... et Monsieur le maire de l'endroit s'était incliné. On n'est pas tout de même courtisan de la démocratie à ce point-là !

Quoi qu'il en soit, Jean Macé fit si bien, par ses conférences et ses causeries sans apprêt,

que la Ligue, en 1868, comptait près de cinq mille adhérents. Le 15 février 1870, il y en avait 17.800, et la Ligue, subdivisée en cercles et groupes affiliés, s'appuyait sur une soixantaine d'entre eux. Je crois bien qu'ils ne sont pas loin de trois mille aujourd'hui, et que les trois pièces de cent sous du tailleur de pierre, du sergent de ville et du cheminot ont fait la boule, non pas de neige, mais d'or !

Brave père Macé ! L'Alsace avait été son inspiratrice. Il la quitta, après 1870, la mort dans l'âme, et suivit le Petit-Château, ses élèves et sa directrice, à Monthiers, dans l'Aisne, où il mourut, sénateur, en 1894, à près de quatre-vingts ans.

Je vois quelquefois une de ses anciennes élèves... Elle me parle de lui avec une piété filiale et les larmes aux yeux. Il était simple, il était bon, il était désintéressé. Tout le monde l'aimait. On entretenait, à Monthiers, une plantation de sapins, en souvenir de l'Alsace regrettée, et, chaque année, on donnait au sapin de Noël un nom approprié au grand événement national ou domestique des douze mois révolus. L'arbre de 1876 fut celui de Mme Macé, et je voudrais reproduire l'adieu du veuf à la compagne de sa vie pendant vingt-cinq ans. C'est du Philémon tout pur, à Baucis immortalisée par l'amour conjugal.

Cher grand éducateur !... Quel nom eût-il donné, le mois prochain, au sapin de Noël ?

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

Un correspondant anonyme du Journal de Genève est en train d'y publier le compte rendu d'un « voyage d'études » qu'il vient d'accomplir en Allemagne. Il reconnaît fort honnêtement avoir fait ce voyage sur l'invitation même du gouvernement allemand, avoir fait partie d'une caravane organisée.

Cet appui officiel, dit-il, lui a permis de voir des choses qu'on ne voit pas en général. Evidemment ! Et qui, bien entendu, n'étaient pas au désavantage de l'Allemagne. Il l'a empêché, d'autre part, de voir les choses qu'on ne tenait pas à lui montrer : notre confrère le reconnaît, bien qu'avec plus de timidité. Ce doit être un excellent homme, qui juge devoir de la politesse à ceux qui l'ont accueilli et promené. Et puis, après tout, il a fait comme Hérodote : il a redit ce qu'on lui avait dit.

Mais je constate qu'on lui a dit des choses extraordinaires, qu'il répète ingénument sans paraître nourrir le moindre soupçon sur la bonne foi de ceux qui l'ont renseigné.

« Dans les rues, dit-il, on ne voit presque plus d'automobiles. Les quelques rares automobiles qui circulent encore ont des bandages en cuir. Même les tricycles-porteurs qui servent aux livraisons roulent sur leurs jantes. » Mais il s'empresse d'ajouter : « Cette pénurie de caoutchouc n'atteint pas les voitures militaires. Celles-ci ont des bandages en excellent état. On m'a affirmé, d'ailleurs, que le Deutschland en avait rapporté des Etats-Unis de quoi subvenir aux besoins de l'armée pendant un an. »

C'est ici qu'il aurait dû faire appel au simple sens commun. Au moment du retour du Deutschland en Europe, les journaux allemands ont annoncé qu'il rapportait trente tonnes de caoutchouc. Admettons même, si l'on veut, que tout son tonnage commercial disponible, cent cinquante tonnes, ait été consacré à l'importation de cette précieuse matière première. Est-ce qu'il croit sérieusement que cent cinquante tonnes de caoutchouc suffisent aux besoins de l'armée allemande pendant un an ? Il en faut 6.000 au bas mot.

L'Allemagne s'est peut-être procuré le caoutchouc nécessaire par d'autres moyens : par la contrebande, par la rénovation des déchets et des bandages usés. Mais non pas sûrement par un unique voyage du Deutschland. Il eût suffi d'un peu d'esprit critique pour en convaincre le correspondant du Journal de Genève. Et si le reste de ce qu'on lui a raconté est du même tonneau !...

Pierre Mille.

Ce fut, l'autre jour, au ministère du Travail, un petit événement.

M. Albert Métin, titulaire de ce portefeuille depuis plus d'un an, qui avait continué d'habiter jusque-là son domicile particulier du 58 de la rue de Vaugirard, s'installait dans les appartements résér-

vés au ministre et que la plupart de ses prédécesseurs n'avaient pas occupés.

Des tapisseries lourdement chargées, arrivèrent ainsi du garde-meuble, des ouvriers procédèrent à l'installation du mobilier... Le ministère, dont le cahier était proverbial, prenait une animation inaccoutumée.

Et les employés et employées, à qui le ministre venait précisément d'adresser des circulaires prescrivant des économies, se disaient :

— Il nous donne l'exemple.

Le docteur Doyen était, on l'a dit, d'une force musculaire peu commune. Pour résister à sa vie de surmenage intense, il employait pour son propre usage les fortifiants qu'il avait lancés dans le commerce. Mais le cœur est un organe qu'il est dangereux de fatiguer.

Épéiste, il discutait souvent avec les maîtres d'armes, leur assurant que toute habileté ne valait pas la force musculaire.

L'un d'eux voulut démontrer le contraire au chirurgien :

— Il y a des questions d'équilibre, maître, une sorte de jiu-jitsu de l'épée, où la propre force que vous employez combat justement contre vous. Ainsi, en vous obtenant à tenir votre épée comme vous le faisiez tout à l'heure, il suffit de la moindre des choses pour la faire basculer et sauter...

— Essayez, dit le docteur...

On se met en garde. Le professeur d'escrime, qui est un des maîtres d'aujourd'hui, essaye en souriant. L'épée du docteur résiste. Le professionnel recède. Même résultat après examen de la garde du docteur. Quelques amateurs essayent aussi. Le coup qui avait toujours réussi rate chaque fois. On entoure le docteur. On le félicite. Et lui, conclut modestement :

— Bah ! une épée, ce n'est qu'un grand bistouri...

Grande soirée d'abonnement, mardi dernier, au Théâtre-Français. Pas un habit : un seul chapeau haute forme, égaré là. Pas un potin, sinon que Mlle Piérat portait, dans *Fortunio*, la perruque que M. René Fauchois portera pour jouer le Bonaparte de son *Rivoli*.

Pourtant, un costume, si modeste fût-il, fit sensation : celui de M. Arthur Meyer, qui innove le demi-costume de soirée, savoir :

Veston à revers de soie, col compris ; gilet montant de velours ; chemise blanche et petit nœud noir ; souliers vernis.

Par contre, sur la scène, Mlle Sorel arborait des toilettes...

L'esprit de guerre règne enfin dans les Marchés du Brandebourg. Elles avaient accepté l'augmentation du prix de la vie, les rations, les cartes de vivres, de vêtements, les cartes de tout ; même l'augmentation du prix de la bière n'avait point fait déborder la coupe de leur patience.

Le prix de la bière avait changé, mais, enfin, les apparences étaient sauvées. On pouvait s'illusionner. Les nouvelles chopes ressemblaient à s'y méprendre aux anciennes. Pleines, elles avaient même poids. Il y avait moins de bière, mais le fond était plus épais. Surtout, les couvercles nickelés flamboyants, irréductibles, sous les lambris des « Bierhülle » émaillés de sentences bachiques. On pouvait se croire encore aux jours sans cartes, sans alarmes nocturnes, et sans hôpitaux militaires.

Mais l'« autorité » réquisitionne les métaux, tous les métaux. Et voici qu'elle enlève leurs couvercles aux chopes froides où se condense la vapeur. Les « krug » baillent aujourd'hui, humant la chaleur et la poussière.

Il y a désormais quelque chose de changé dans les Marchés du Brandebourg. L'esprit de guerre a pénétré dans le dernier refuge de la confiance allemande. Le vent de la défaite commence à souffler.

Sienkiewicz, qui depuis la guerre habitait la Suisse, avait comme voisins de gros fromagers, retirés des affaires, qui ne savaient comment honorer l'illustre écrivain. Ils avaient appris à leur perroquet à répéter : « Quo vadis ? »

On peut dire que ce perroquet assombrissait les derniers mois de Sienkiewicz. L'écrivain polonais, chaque fois qu'il sortait, faisait un détour pour éviter de passer devant le chalet où Jackot criait : « Quo vadis ? Quo vadis ? »

A un ami, qui s'étonnait un jour de cette irritabilité, Sienkiewicz répondit :

— Que voulez-vous, mon cher ? Je me sens malade, plus malade qu'on ne croit ! Qu'a besoin ce perroquet de me harceler de son « Quo vadis » ? Parbleu ! je ne le sais que trop... où je vais !

Le Veilleur.

LE FRONT DE PARIS

LES BOUGIES

Aimez-vous les souvenirs ? Goûtez-vous ces minutes savoureuses pendant lesquelles on revit par la pensée une soirée divine, une matinée charmante, on se rappelle un mot chuchoté vite, en passant, un aveu cueilli dans un regard ? Ou bien encore — oh, cela, délicieux ! — certain jugement, évidemment trop prompt ou trop sévère, qui fut naguère porté par autrui, et qu'ensuite on se rappelle avec un plaisir de dialogue du temps jadis. Il eut lieu entre ma cousine et moi, jadis, jadis ! Enfin, c'était au temps du tango, autant dire le temps des fées. Il y a mille ans au moins.

Charlotte revenait à sa place, les yeux animés, les cheveux un peu défilés. Je ne sais quelle danse étonnante l'avait ainsi accommodée ; et d'ailleurs elle était, comme toujours, très jolie ; toutefois un torrent de lumière électrique lui tombait en plein sur la tête et la décomposait un peu.

— Vous n'avez pas très bonne mine, ce soir, Charlotte.

Mon Dieu, je ne pensais point à mal, et, à vrai dire, je ne pensais à rien ; je parlais pour parler, en regardant ailleurs. Mais ma petite cousine le prit de tout à fait haut.

— Alors, vous me trouvez ignoble, repoussante, hideuse ?

— Mais non, Charlotte, non ! Légèrement pâle, peut-être, voilà tout.

— Allons donc ! C'est quand je danse, c'est parce que je danse ; chaque fois, vous vous arrangez pour m'adresser des choses désagréables.

— Je vous assure que vous vous trompez. Accueillez plutôt ces cent becs électriques qui vous rendent livide et presque verte, non sans un rien de couperose, ainsi que toutes vos compagnes. Jetez les yeux autour de vous, rendez-vous compte.

— On n'est pas plus gracieux... Et comment donc voudriez-vous que nous fussions éclairées ? Par des lumignons de gaz ?

— Et donc ! Du gaz, quelle horreur !

— Alors, des lampes, des lanternes, des fumeurs, voire de l'acétylène ?

— J'aimerais la belle clarté vivante, dorée, chaude et délicate des bougies.

— Ce serait du propre ! Il n'y a rien de plus lugubre, de plus pauvre et déprimant que les sinistres chandelles de nos grand-mères, mon pauvre ami !

Ainsi s'exprimait ma cousine Charlotte après avoir dansé le tango, jadis, au temps des fées.

Or, que vient-elle de me dire tout à l'heure, cette même Charlotte, en sortant d'un thé de six heures, dont elle revenait assez mystérieusement songeuse et comme attendrie ?

— J'ai rêvé, mon cher, j'ai rêvé... Tout était éclairé aux bougies... Maintes et maintes bougies, un lustre en venise, et sur chaque table une petite lumière jaune ou rose, qui adoucissait les traits, noyait les sourires, estompait les yeux, jetait dans les chevelures des reflets adorables, et partout une couleur somptueuse, à la fois grave et caressante, mêlée d'ombres fines... Nous étions toutes jolies, toutes !... J'évoquais Versailles et les salons de nos aïeules pleines de grâces, qui accueillaient des gens d'esprit. Aussi bien, tenez, il suffit de se voir l'un l'autre à la lueur exquise des bougies pour que déjà l'on se sente plus ingénieux, moins vulgaire... et plus tendre aussi, en vérité, plus tendre...

Eh ! oui, Charlotte, voilà précisément ce que j'aurais pris la liberté de vous dire, jadis. Seulement, alors, vous dansiez... Chantez, maintenant.

Marcel Boulenger.

Voir page 5 :

Les ministres des puissances ennemies à Athènes sont embarqués pour Cavalla.

LA CRISE DES TRANSPORTS

Les débuts de M. Claveille

M. Claveille, qui a pris possession lundi de la direction générale des transports, a inauguré, dès le lendemain, la série des conférences qu'il se propose de tenir quotidiennement avec les représentants des cinq grands réseaux et des administrations intéressées ressortissant aux ministères de la guerre, du commerce, de l'agriculture, de la marine et de l'intérieur.

M. Claveille s'est rendu hier à Rouen pour étudier sur place les questions concernant l'encombrement du port ainsi que les moyens d'assurer par voie ferrée ou par voie fluviale le transport des marchandises restées à quai.

Nous progressons encore au nord de Monastir

CRAIOVA SERAIT PRIS

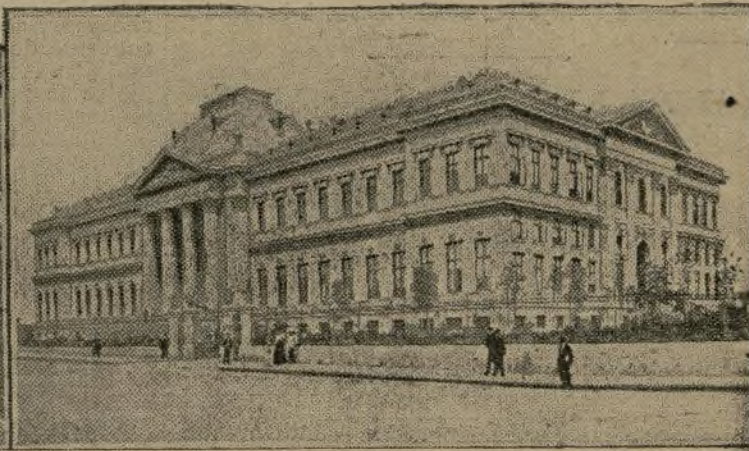
Le dernier communiqué de l'armée d'Orient signale que l'ennemi résiste sur une ligne de hauteurs qui va de Snegovo, à l'est de la cote 1248, à la cote 1050, au sud-ouest de Makovo. La veille, nos troupes étaient parvenues à la cote 821, à un kilomètre au nord de Monastir, et Snegovo est à quatre kilomètres de la ville. L'état-major allemand reconnaît cette nouvelle avance : « Entre les lacs d'Okhrida et de Presba, ainsi que dans la plaine de Monastir, les troupes d'avant-garde de l'Entente se sont approchées des positions germano-bulgares. »

Des dépêches officielles d'origine allemande annonçaient hier matin la prise de Craiova, en Valachie. Nous n'essayerons pas, comme a fait l'ennemi après avoir perdu Monastir, d'expliquer que la position ne valait pas la peine d'être défendue et a été abandonnée volontairement. Craiova est un noeud de chemins de fer et de routes très important qui donne accès à toute la Valachie occidentale. On peut espérer que les troupes roumaines qui se trouvaient échelonnées sur les frontières de cette province, soit au nord dans les monts Hatzeg, soit au sud le long du Danube, ont battu en retraite

sans encombre, puisque l'ennemi n'annonce ni prisonniers ni butin de guerre. On voudrait savoir que le matériel de chemin de fer et les approvisionnements de céréales qui se trouvaient à Craiova ont été ramenés en arrière ou détruits. La ligne de résistance sur laquelle les Roumains pourront arrêter l'envahisseur est celle de l'Olt, ligne très solide aussi longtemps que les Austro-Allemands n'auront pas réussi à la tourner par le nord en débouchant de la passe de la Tour Rouge. Depuis plusieurs jours l'ennemi tente un effort considérable dans cette direction, mais il n'a pu jusqu'à présent dépasser Daesci, à vingt kilomètres de Rimnik-Valcea ; il est donc encore engagé dans le massif très âpre qui défend de ce côté l'approche de la plaine.

N'oublions pas d'ailleurs que le secours des Russes ne fait pas défaut à nos alliés et peut se manifester soit par l'envoi de renforts sur le front menacé, soit par des attaques en force sur d'autres fronts, notamment sur celui de Moldavie.

Jean Villars.



CRAIOVA : (à gauche), une des principales rues de la ville ; (à droite), le Palais de justice.

LA MORT DE FRANÇOIS-JOSEPH

François-Joseph, empereur d'Autriche, est mort mardi, à 9 h. 30 du soir, au château de Schoenbrunn.

Il était, nous l'avons dit, malade depuis quelques jours. Mardi, dans l'après-midi, son état empira : la fièvre devint plus forte, à tel point que le vieux souverain se sentit incapable d'accorder aucune audience. Seul, M. von Koerber fut reçu ; encore François-Joseph ne put-il pas s'entretenir des affaires de l'Etat tant il se sentait faible.

Vers 7 heures, il se retira dans sa chambre, soutenu par l'archiduchesse Marie-Valérie. Il se mit au lit, mais ne put dormir, se plaignant sans cesse de violentes douleurs à la tête et à la gorge, puis vers neuf heures manda son médecin. Celui-ci constata l'aggravation des symptômes pulmonaires et fit prévenir les ministres de son inquiétude.

A 9 h. 30, l'empereur s'assoupit et, quelques instants après, sans un cri, sans un geste, rendit le dernier soupir.

D'après le *Fremdenblatt* de Vienne, tous les membres de la maison impériale actuellement à Vienne, tous les hauts fonctionnaires de la Cour, le baron Burian, ministre des Affaires étrangères, et M. von Koerber, président du conseil d'Autriche, assistaient aux derniers moments de l'empereur.

La prière des agonisants a été récitée par l'archiduchesse Marie-Valérie. Le baron Burian a quitté Schoenbrunn une heure après toutes les autres personnalités présentes.

Les autres membres de la famille impériale, les autorités furent immédiatement prévenus, ainsi que Guillaume II, dont le grand quartier général est relié à Schoenbrunn par téléphone.

On suppose que l'empereur d'Allemagne assistera aux funérailles au sujet desquelles aucune décision n'a été encore prise.

La reine mère d'Espagne a été informée par la dépêche suivante que lui a adressée sa nièce l'archiduchesse Isabelle :

« Reine Marie-Christine, Madrid.

« Notre cher empereur s'est éteint doucement hier soir à neuf heures.

» ISABELLE. »

La nouvelle ne fut connue qu'assez tard à Vienne, par une édition spéciale de la *Wiener Zeitung*. On ne peut pas dire qu'elle fut inattendue. Les télégrammes disent qu'elle produisit néanmoins une émotion considérable. On peut le croire. Mais de quoi était faite cette émotion ? De désolation, de regret ? Voilà ce qu'il n'est pas possible



LE PALAIS DE SCHOENBRUNN

Ayuntamiento de Madrid

d'affirmer : le vieux souverain avait perdu, depuis que la guerre se prolongeait sans perspective de victoire, beaucoup de sa popularité.

En revanche, l'émotion à Berlin fut presque nulle. L'issue fatale était prévue : les Allemands, d'ailleurs, ont peu de considération pour leurs alliés ; François-Joseph n'avait nulle popularité chez eux.

L'émotion fut plus vive à Madrid, où la nouvelle fut connue d'abord par les télégrammes de presse, puis par une dépêche adressée par l'archiduchesse Isabelle à la reine mère Marie-Christine, qui est la nièce de François-Joseph. La cour portera le deuil pendant trois mois.

La nouvelle de la mort de l'empereur d'Autriche s'est répandue de bonne heure, hier matin à Rome, par les éditions spéciales. Il faut reproduire les commentaires significatifs que publie le *Messaggero* :

« Nous aurions préféré que la vie de l'empereur se fût prolongée jusqu'au moment de la décomposition complète du monstrueux organisme féodal autrichien. La mort fut le prix inévitabilité de la délivrance pour un homme qui gouverna soixante ans dans le sang et par le gibel. Puisse Dieu, en qui le persécuteur implacable de notre peuple prétendait croire, lui être pitoyable à l'heure suprême ! Mais ceux qui ont souffert par lui et par ses ministres, par ses soldats féroces et impitoyables, ceux qui, peuples et individus, ont souffert des violences de l'Autriche rapace, ne peuvent lui pardonner. »

Le pape a envoyé ses condoléances à l'archiduc héritier.

FRANÇOIS-JOSEPH

Surtout, ôtons-nous de l'idée que François-Joseph soit mort de cette guerre. Il est mort de vieillesse et il ne pouvait pas mourir d'autre chose. S'il avait dû mourir de chagrin, il y a longtemps déjà qu'il aurait un successeur.

François-Joseph n'était pas un cœur sensible. Il regardait tout, même ses malheurs domestiques, d'un point de vue utilitaire. Pour ne prendre qu'un exemple, l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, son neveu et son héritier, lui était apparu comme un soulagement et comme une occasion. Le soulagement, c'était que la question de succession au trône que pouvait soulever le mariage morganatique de l'archiduc avec la duchesse de Hohenberg se trouvait résolue par les coups de feu de Sarajevo. L'occasion, c'était le *casus belli* enfin trouvé contre la Serbie. Toute sa vie, François-Joseph aura froidement mis à profit, pour sa politique, les circonstances les plus malheureuses de son règne. Il aura, avec tant de persévérance, appliqué la vieille devise de l'Autriche, « étonner le monde par son ingratitude », que son ingratitude même aura fini par ne plus étonner personne.

En 1818, l'Autriche étant entrée en pleine révolution, François-Joseph, qui n'avait que dix-huit ans, fut appelé au trône. Il succédait à son oncle Ferdinand, jugé impossible et incapable, et qui fut prié d'abdiquer. Ferdinand ne devait mourir qu'en 1875. Il put voir Magenta et Solferino. Il put voir Sadowa. Il put voir l'Autriche expulsée d'Italie et d'Allemagne, trompée et battue par la Prusse. Et à chaque désastre du règne de son neveu, le vieil empereur d'ironie disait avec ironie : « Si c'est pour ça qu'on m'a remplacé par François-Joseph, j'aurais pu en faire autant. »

Mais les désastres eux-mêmes n'atteignaient pas François-Joseph. Nul sentiment ne le gênait, et il savait, comme on dit, « se retourner » dans toutes les situations.

L'histoire de son règne, à l'intérieur comme à l'extérieur, c'est une série d'actes dictés par l'opportunisme le plus pur. Une doctrine ? Des principes ? Rien n'était plus étranger à l'esprit de ce Habsbourg. Selon les besoins de l'heure, il était absolutiste ou libéral, il se réclamait de Metternich ou de Joseph II. Monté sur le trône après la révolution de 1818, il reconnaissait à ses peuples une constitution. La révolution domptée à coups de canon par Windischgrätz, il donnait libre

cours au gouvernement réactionnaire d'Alexandre Bach. Plus tard, selon les circonstances, il s'appuya tour à tour sur la finance israélite et sur les chrétiens-sociaux. Il institua le suffrage universel le jour où il voulait réduire des oppositions nationales, mais, en même temps, il gouvernait avec l'article 14 et s'abstenait de convoquer le Reichsrat ou le renvoyait selon sa commodité. Même jeu avec les Hongrois : après les avoir fait écraser par la Russie en 1849, il se rapprochait d'eux après Sadowa. Même jeu avec l'Eglise : Sa Majesté Apostolique, en 1914, devait refuser de recevoir le nonce, chargé de lui exprimer la réprobation de Pie X pour la guerre où l'Autriche entraînait le monde.

Tout aussi dépourvue de scrupules aura été la politique étrangère de ce Habsbourg. Vaincu par la Prusse, après avoir essayé de jouer au plus fin avec elle, il rechercha l'alliance, l'amitié, la protection du vainqueur, dès qu'il lui apparut que l'espoir d'une revanche s'était évaporé. Humilié par la jeune Italie, il accepta d'entrer avec elle dans la combinaison de la Triplice. Sauvé par les Russes au début de son règne, jamais il ne rendit en échange le moindre service à ses bienfaiteurs. Lorsque l'Allemagne lui eut promis l'Orient en compensation de Sadowa, François-Joseph fit de l'Autriche la pointe offensive du germanisme contre le monde slave. Et il devait, en 1914, fournir à Guillaume II le prétexte de sa « guerre préventive » contre la Russie.

Cependant, couvert d'années, insensible aux chagrins, aux échecs ou aux remords, il aura continué de régner jusqu'aux extrêmes limites de l'âge. Avant la guerre, une littérature assez naïve le représentait comme le « Nestor des monarques », comme le chef d'une famille plus tragiquement éprouvée que celle des Atrides. Depuis la guerre, il apparaît comme un monstre. Or, il était prodigieusement indifférent à tout, aux invectives comme à la pitié et au romantisme mal placés qui se seront quelque temps attachés à sa personne. Veut d'une impératrice de légende, toute ornée de poésie, il avait épousé morganatiquement une vieille actrice viennoise. Il sera mort à côté de cette Maintenon sans prestige, au milieu des calamités de la guerre dont il aura été l'un des auteurs responsables. Pour le « Nestor des monarques », quelle fin, et quelle dérision !

Son successeur est un jeune homme qu'on ne connaît encore ni en bien ni en mal. Dans l'empire des Habsbourg, il hérite du prestige de son nom. Dans un Etat baroté, où le sentiment dynastique est seul à créer de l'unité, il va lui manquer la longue possession qui faisait la force de son prédécesseur.

Charles-François se trouve pris entre deux périls égaux : le démembrement de l'Autriche, dont la menace ses ennemis, son asservissement définitif dont la menace l'Allemagne. Dans de pareilles conditions, avec un pareil

héritage, il faudra au nouvel empereur, pour arriver au bout d'un règne honorable, beaucoup d'intelligence et de l'énergie. Le bruit court que la jeune impératrice en aurait pour lui. Qu'elle se souvienne donc de Marie-Thérèse, qui fut le roi de Prusse était le plus grand ennemi de l'Autriche !

Jacques Bainville.

Le nouvel empereur d'Autriche

Charles-François-Joseph, qui succède comme empereur d'Autriche et roi de Hongrie à son grand-oncle François-Joseph, est né à Persenbeug le 17 août 1887 ; il a épousé, le 21 octobre 1911,



Les princes SIXTE et XAVIER DE BOURBON-PARME, frères de la nouvelle impératrice d'Autriche, sont tous deux dans l'armée belge. Ils ont reçu, y a quelques mois, des mains du PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE (1) et en présence du roi ALBERT de la croix de guerre avec palmes.

la princesse Zita de Bourbon-Parme, née le 28 mai 1892. Cette princesse a déjà donné à son mari quatre enfants, dont trois fils ; le dernier est né il y a quelques mois.

Charles-François-Joseph est le fils de l'archiduc Othon, neveu de l'empereur François-Joseph, qui avait épousé la princesse Marie-Joséphine de Sardaigne.

Le nouvel empereur et roi a pris part, depuis le début de la guerre, aux opérations militaires sur les différents fronts où les armées austro-hongroises se trouvent engagées. Après avoir commandé, au printemps dernier, un corps dirigé contre l'Italie, il reçut les titres de feld-maréchal- lieutenant et de vice-amiral. Lorsque Hindenburg prit le commandement général des armées austro-allemandes, l'archiduc héritier eut sous ses ordres le commandement de l'armée qui opère sur les frontières du Carpathes. On annonça, voici une semaine, que l'empereur François-Joseph venait de lui conférer le titre de colonel-général et de grand amiral, ce qui devait placer sous ses ordres l'ensemble des forces de terre et de mer de l'Autriche-Hongrie. Cette nomination fut évidemment décidée en prévision de l'événement qui allait se produire, et l'on envisageait en même temps la prochaine désignation de l'archiduc en qualité de co-régent : la mort de François-Joseph, survenue plus rapidement qu'on n'avait pensé, a rendu cette dernière décision inutile.

Les journaux autrichiens n'ont point cessé, ces derniers temps, d'insister sur la simplicité et l'affabilité du jeune couple qui devient aujourd'hui le couple impérial et de répandre à son sujet des anecdotes destinées à le rendre populaire. On a beaucoup insisté notamment sur le récent voyage de l'archiduchesse Zita dans les hôpitaux de Transylvanie, où elle a prodigué ses marques de bonté aux victimes de la guerre.

M. von Jagow, démissionnaire, est remplacé par M. Zimmermann

AMSTERDAM, 22 novembre. — Un télégramme de Berlin annonce que M. von Jagow, ministre des Affaires étrangères, a donné sa démission pour raison de santé.

Son successeur sera le sous-secrétaire d'Etat, M. Zimmermann.

Le *Berliner Tageblatt* envisage comme probable la nomination de M. von Jagow comme ambassadeur à Vienne, mais selon la *Gazette de Francfort* du 22, les combinaisons de presse, d'après lesquelles il devait aller comme ambassadeur à Vienne sont inexactes.

La visite de M. de Bethmann-Holweg au quartier général se rattache à cette nomination.

L'abondance des manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.



L'arbre généalogique des Habsbourg

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 22 Novembre (843^e jour de la guerre)

14 HEURES.

Activité de patrouilles dans la région AU NORD DE L'AVRE ET EN LORRAINE A L'EST D'ARMAUCOURT.

Partout ailleurs, nuit calme.

23 HEURES.

Lutte d'artillerie intermittente sur la plus grande partie du front, plus vive DANS LA REGION DE VAUX-DOUAUMONT.

Communiqués britanniques

10 HEURES 5.

L'artillerie ennemie a montré de l'activité au cours de la nuit sur la droite de notre nouveau front AU SUD DE L'ANCRE. Au nord de la rivière, une patrouille allemande a été repoussée.

21 HEURES 10.

L'artillerie ennemie a montré de l'activité au cours de la journée, DANS LES SECTEURS DE BEAUMONT-HAMEL ET D'YPRES. Nous avons bombardé les lignes allemandes vers RANSART, A L'EST D'ANGRES et AU NORD DU CANAL DE LA BASSEE.

A la suite d'un violent bombardement de mortiers de tranchées, l'ennemi a dirigé un coup de main sur notre front AU SUD-OUEST DE LA COTE SAINT-ELIE. Une partie de notre tranchée de première ligne a été bouleversée et vingt-six hommes ont disparu.

Dans la nuit du 20 au 21, nos aviateurs ont attaqué à la bombe et à la mitrailleuse les gares, cantonnements et convois ennemis. Nos appareils sont tous rentrés sans avarie.

Communiqués de l'armée d'Orient

Le brouillard intense qui a régné DANS LA REGION DE MONASTIR a gêné les opérations. L'ennemi résiste énergiquement sur la ligne de hauteurs qui va de Snegovo, à 4 kilomètres au nord de Monastir, jusqu'à la cote 1050 au sud-ouest de Makovo.

Nous avons fait 500 nouveaux prisonniers.

Sur la rive occidentale du lac Prespa, nos troupes ont occupé LESKOVEC et continuent leur progression vers le nord.

COMMUNIQUÉ SERBE

Hier, nous avons continué à avancer vers le nord, malgré la résistance violente de l'ennemi. Nous avons pris le village Rapès. Au nord de Souhodol, nous avons battu les Allemands et les avons contraints à s'enfuir. Un certain nombre de prisonniers allemands et bulgares, et un butin important sont tombés entre nos mains. Dans sa retraite, l'ennemi avait abandonné des dépôts de vivres, des outils de génie et autre matériel.

Après la chute de Monastir

Pour arrêter la poursuite
Les impériaux envoient des renforts

ROME, 22 novembre. — Suivant des nouvelles de source allemande, confirmées par les bulletins de l'état-major, des forces ont été retirées du front du Danube et de la Dobroudja pour être dirigées, en toute hâte, vers Monastir, où la poursuite des armées alliées continue vigoureusement. (Information.)

La part des Italiens dans la victoire

LONDRES, 22 novembre. — Une note officielle relève la part glorieuse que les troupes italiennes ont prise aux combats pour la conquête de Monastir. Les troupes italiennes constituaient l'aile gauche du mouvement. Les soldats italiens — les mêmes qui ont déjà combattu sur le Carso — ont montré leur courage et leur vaillance en s'emparant d'une série de hauteurs qui constituaient de sérieux obstacles, notamment du village d'Ostroc qui se trouve à une altitude de 2.000 mètres.

Un navire-hôpital anglais coulé dans la mer Egée

LONDRES, 22 novembre. — L'amirauté communique la note suivante :

Le bateau-hôpital anglais *Britannic* a été coulé par une mine ou une torpille, hier matin 21 novembre, dans le détroit de Zéa, dans la mer Egée. Il y a 1.106 survivants, dont 28 blessés ; le nombre des victimes est d'environ 50.

L'ÉPURATION

EN GRÈCE

En réalité, depuis que les Alliés avaient fait leur jonction de l'Épire à la Macédoine, depuis aussi qu'ils avaient dû, pour se prémunir contre les informateurs ennemis, assumer le contrôle des communications télégraphiques et postales en Grèce, les représentants diplomatiques et consulaires de l'Allemagne et de ses alliés étaient privés de tout contact licite et régulier avec leur gouvernement.

Que faisaient donc en Grèce ces ministres et ces consuls privés d'instructions et incapables de rendre compte de leur activité ? C'est bien simple : ils faisaient de l'espionnage, ils faisaient de la politique hostile à l'Entente. Ils n'avaient plus que cela à faire et ils s'y adonnaient sans scrupules. Leurs rapports avec les commandants des sous-marins, pour ne pas parler d'autre chose, constituaient un fait certain.

J. B.

Les troupes françaises occupent la zone neutre

SALONIQUE, 22 novembre. — Dès hier, des détachements français ont occupé les villages compris dans la zone neutre. Les troupes royales qui s'y trouvaient n'ont pas voulu se retirer, prétendant n'avoir pas encore reçu d'ordres d'Athènes. Il leur a été cependant notifié qu'elles doivent évacuer la zone neutre, l'établissement de cette zone ayant été annoncé officiellement par le général Sarrail au gouvernement provisoire qui fut prié d'en retirer ses troupes et ses fonctionnaires.



POLITIQUE GRECQUE

(Numéro, T. 111.)

Propos d'un inconnu

ENCORE QUELQUES MOTS

D'UNE MANŒUVRE ALLEMANDE

La mobilisation civile soi-disant décrétée en Allemagne a beaucoup de succès dans la presse ; on en parle énormément et beaucoup de gens très sérieux disent d'un air entendu qu'il faudra, ici, en arriver à une levée en masse identique. Je suis persuadé qu'en disant cela les gens très sérieux obéissent à la meilleure intention du monde, mais qu'ils prennent garde de ne pas tomber dans un de ces panneaux, dans une de ces chaussettes-trappes que l'Allemagne essaie de combiner toujours sous le pas de ses adversaires. Ne quittons jamais nos lunettes, en ce qui la concerne, nos lunettes à verres très grossissants...

Voyons : voici l'Allemagne qui prépare la levée en masse de tous les civils jusqu'à soixante ans. Bien. Et dans quel but ? Pour intensifier les travaux de la défense militaire. Soit. Il y aura donc maintenant, sous les drapeaux du kaiser, non seulement l'armée combattante, mais l'armée civile, qui intensifiera la production en munitions et en matériel.

Il me semble, pourtant, si j'ai bonne mémoire : 1^o que le ministre de la Guerre prussien a déclaré, il n'y a pas trois mois — et non sans fierté — qu'il disposait de trop de monde pour le travail des usines et que le personnel était en excédent sur les matières employables ; 2^o est-ce que la presse allemande ne nous a pas complaisamment expliqué, il y a également trois mois, que la réserve des marchandises boches atteignait une valeur de 12 milliards de marks, et que, dans un an, cette valeur serait portée à 22 milliards ?

Vous voyez la contradiction flagrante qui existe entre, d'une part, les affirmations du ministre de la Guerre, d'autre part, celles de la presse concernant les marchandises, et cette levée en masse dont ils nous rebattent les oreilles.

Ah ! le bon billet ! Ces gens-là, qui sont bavards, voudraient bien qu'on oublie leurs propos de naguère et ils battent la grosse caisse pour détourner l'attention. Savez-vous leur but quand ils vous racontent leur histoire de mobilisation civile ? Ils voudraient que nous fissions la même chose que ce dont ils parlent.

Notez que leur raisonnement n'est pas bête. Ils se disent : « Racontons aux Français que nous prenons tout le monde, et que nous leur préparons une avalanche terrible, grâce à nos millions de bras inoccupés. Les Français qui, à cause de notre isolement, ont la possibilité d'atteindre commercialement les marchés qui nous sont fermés, vont être impressionnés par notre nouvelle mise en scène de travail intensif. En réalité, nous appellerons 20.000 civils qui, grâce à l'agence Wolff, deviendront vingt millions. Nous répandrons dans le monde force photographies, articles, documents, rapports, et ce sera bien le diable si nos ennemis ne sont pas impressionnés et n'essaient pas de faire comme nous. On leur a tant dit que nous étions les inventeurs de tout, dans cette guerre ! Et comme ils sont moins nombreux que nous, ils souffriront plus que nous du manque de bras. A notre réserve faite, nous continuerons d'ajouter d'autres réserves, tandis qu'ils perdront un à un tous les marchés que tenaient leurs hommes avant leur levée en masse.

L'Inconnu.

La mobilisation civile

C'est aujourd'hui que la question viendra devant la grande commission du Reichstag.

LAUSANNE, 22 novembre. — La grande commission du Reichstag se réunira demain pour la discussion du service civil.

La nouvelle loi sera connue sous le nom de « loi sur les services auxiliaires patriotiques ».

D'après la *Schwaebische Tagwacht*, la mobilisation serait avant tout une mesure d'ordre fiscal ; elle aurait pour but d'empêcher les ouvriers d'exiger une augmentation de salaire et, en cas de refus, de déclarer la grève générale. D'autre part, les sommes que l'Etat doit verser aux ouvriers et aux ouvrières sans travail par suite de fermeture des fabriques manquant de matières premières augmentaient dans des proportions inquiétantes.

L'opposition du parti socialiste commence à se manifester violemment.

LE "TIP" remplace le Beurre

CHEZ TOUS MARCHANDS de BEURRE et CONFIS. (1^{er} 55 le 1/2 kg.)

Bouteilles vides à Champagne

achetées à bon prix, par la Maison

CHAMPAGNE MERCIER

EPERNAY

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

Le gouvernement français récompense deux vaillantes alliées



Hier après-midi, au cours de sa visite à l'hôpital du gouvernement italien, M. Briand a adressé ses plus chaleureux remerciements à Mme Tittoni, femme de l'ambassadeur d'Italie depuis peu démissionnaire, pour le dévouement dont elle a fait preuve au chevet de nos blessés. Et il lui a annoncé que le gouvernement a décidé de lui remettre la médaille d'or des épidémies, alors que Mlle Tittoni, son auxiliaire dans son œuvre fraternelle, reçoit la médaille d'argent.

DERNIÈRE HEURE

Après la mort de François-Joseph

LA PRECIPITATION DE L'HERITIER

ROME, 22 novembre. — Suivant l'*Idea Nazionale*, l'archiduc Charles-François-Joseph a déjà pris le titre d'empereur.

De la même source, on apprend que le kaiser est parti pour Vienne, où il assistera aux funérailles.

AU VATICAN

ROME, 22 novembre. — La nouvelle de la mort de l'empereur d'Autriche a été connue ce matin, à 5 heures, au Vatican, par un télégramme de Mgr Marchetti, actuellement en Suisse. Elle a produit une impression profonde.

Le substitut du secrétaire d'Etat, Mgr Tedeschi, a annoncé l'événement au Pape au moment où le Souverain Pontife allait dire la messe.

Benoît XV termina son office par un *De Profundis* et causa ensuite longuement avec le secrétaire d'Etat, le cardinal Gasparri.

Le pape avait été tenu au courant de la maladie de l'empereur-roi, et dès hier, prévoyant une issue fatale, il avait envoyé à François-Joseph sa bénédiction par l'intermédiaire du nonce de Vienne.

Le parti austrophile du Vatican est atterré, car la personnalité de l'empereur défunt lui donnait tout son prestige religieux, alors que l'on ignore quelle sera l'attitude du nouveau souverain.

DANS LES MILIEUX ROMAINS

ROME, 22 novembre. — On juge à Rome la situation de la manière suivante :

Tout d'abord, il serait bon de ne pas se figurer que les événements peuvent se précipiter par la disparition du vieil empereur. Il est vrai que la monarchie se trouve dans un état de crise aiguë de par l'agitation de la Bohême, le mécontentement général des populations et l'arrogance de la politique magyare. Mais sous ces courants souterrains demeure l'armature germanique qui tient ferme et réprimera certainement sans pitié toute velléité de dissolution.

La monarchie s'est lancée dans une période périlleuse où sa force d'inertie peut parfaitement la maintenir jusqu'à la catastrophe finale. Néanmoins, l'arrivée sur le trône du jeune empereur est une inconnue de première grandeur avec laquelle il faudra désormais compter.

Le jeune empereur a épousé une princesse de Bourbon-Parme, ce qui laisse croire que l'emprise prussienne ne sera pas aussi forte sur lui que sur François-Joseph.

Enfin, on peut espérer que le sentiment de l'intérêt dynastique qui fut toujours vivace chez les Habsbourg permettra à l'archiduc héritier de voir plus clair que son oncle et qu'il jugera les événements d'un œil tout différent.

Telles sont, dit-on à Rome, les principales raisons qui permettent d'espérer un changement dans la direction politique de la monarchie.

Jamais peut-être au cours des siècles le sort de l'Europe n'a pu, comme aujourd'hui, être influencé par les décisions d'une seule personne. Les premiers actes du nouveau souverain revêtiront à ce propos un intérêt exceptionnel.

L'OPINION ALLEMANDE

LONDRES, 22 novembre. — Un télégramme d'Amsterdam aux journaux anglais annonce qu'on attend beaucoup, à Berlin, du nouvel empereur, qui est très pro-allemand et qui n'est qu'un instrument entre les mains de ses conseillers teutons.

La guerre sous-marine

La journée des pirates

Douze marins et deux officiers de l'équipage du trois-mâts français *Saint-Rogatien*, de Nantes, sont arrivés au Havre par le steamer anglais *Vera*.

Le *Saint-Rogatien* fut canonné par un sous-marin allemand, puis ensuite torpillé.

Quatre vapeurs grecs, le *Saint-Gliani*, le *Rebis*, le *Joannis* et le *Mazzanechi*, ainsi que le vapeur italien *San-Giovanni*, ont été coulés par des sous-marins ennemis.

Les équipages de ces bâtiments ont été débarqués à Marseille; ils vont être rapatriés.

Enfin, le bureau du Lloyd annonce que le vapeur *Alice*, de Rouen, a été coulé par un sous-marin allemand au moyen de bombes placées à bord; il croit que les voiliers *Dolthijn*, hollandais, et *Parnass*, norvégien, ont également péri sous les coups des pirates.

Les Allemands se préparent à défendre Bapaume avec acharnement

Front Britannique.... novembre.

(DE L'ENVOYÉ SPÉCIAL DE L'AGENCE HAVAS)

Un brouillard épais règne depuis trois jours sur la campagne picarde et particulièrement dans la vallée de l'Ancre, formée de marécages; il s'ensuit que les deux adversaires en présence s'observent sans pouvoir entreprendre une action vraiment importante. Mais les Allemands, instruits par les expériences récentes qui ne leur furent pas précisément favorables, craignent tout de l'audace entreprenante des Anglais; c'est pourquoi ils canonisent violemment à travers le brouillard les lignes britanniques pour prévenir, semble-t-il, une attaque nouvelle. De là cette activité considérable de l'artillerie allemande signalée à plusieurs reprises dans les derniers communiqués britanniques.

On sait de source sûre que l'ennemi, à la faveur du brouillard, travaille à de nouveaux travaux de défense. Bapaume est l'objet d'une sollicitude particulière de sa part. Des milliers de travailleurs creusent des tranchées et construisent des redoutes autour de la fameuse petite cité, dont les Allemands n'entendent vraisemblablement pas se séparer sans une résistance acharnée.

Le document suivant trouvé sur un prisonnier allemand, agent de liaison sans doute entre la première ligne et l'arrière, montre sous un jour saisissant à quel état de fatigue et d'épuisement les attaques anglaises ont réduit les troupes du kronprinz de Bavière. Il porte la signature d'un lieutenant de compagnie et il a été rédigé dans un moment critique de la résistance allemande.

« Les Anglais, dit-il, sont déjà parvenus à rompre la tranchée. Si on ne nous envoie pas très tôt des renforts, nous sommes perdus. Le besoin de cartouches, de mitrailleuses et de grenades à main est très urgent, car l'ennemi a capturé toutes nos réserves de munitions.

« Nous n'avons plus d'eau et les hommes n'ont pas bu de toute la journée. Du bataillon n° X..., il ne reste que cinquante hommes. »

« L'officier allemand a dû s'interrompre un instant. Autour de lui, les hommes sans munitions assistent impuissants à l'avance de l'ennemi. Alors, il ajoute avec désespoir :

« Les Anglais emmènent déjà nos soldats. Je demande encore des renforts. »

Un dernier coup d'œil sur la situation, et il clôt son billet par ce cri d'angoisse :

« Nous pouvons tenir une heure. »

Non seulement il n'a pu tenir, mais le courrier lui-même qui était allé porter le billet vers l'arrière a été devancé par l'avance des troupes.

Les Etats-Unis et l'Allemagne

L'enquête sur le torpillage du « Marina » pourrait amener la rupture

NEW-YORK, 22 novembre. — Le *New-York Evening Post*, parlant de l'enquête sur le torpillage du vapeur *Marina*, écrit que s'il est prouvé que l'Allemagne a violé les assurances données à la suite de l'affaire du *Sussex*, le gouvernement allemand ne doit se faire aucune illusion sur la décision américaine. Sans perdre de vue le mandat impératif pacifique qui ressort des récentes élections, le gouvernement de Washington n'hésitera pas à rompre les relations diplomatiques avec l'Allemagne, surtout s'il est prouvé que l'Allemagne s'est délibérément rendue coupable de la violation de ses engagements. La nation américaine approuve la patience dont fait preuve le président et elle est disposée à s'en remettre à son jugement quant au moment où il sera nécessaire de cesser toutes négociations avec l'Allemagne.

Le Deutschland a quitté New-London

NEW-LONDON, 21 novembre. — Le *Deutschland* est reparti. Il a passé à Rhode-Island mardi après-midi, à 4 h. 18, dans les eaux territoriales, se dirigeant vers l'Est.

On ne s'attend pas à ce qu'il s'immerge avant d'avoir passé le cap Judith.

DANS LA MARINE

Armée navale. — Le contre-amiral Amet est nommé au commandement de la 2^e division de la 2^e escadre de la 1^{re} armée navale.

LES OPÉRATIONS de nos alliés

Le communiqué russe

PETROGRAD, 22 novembre. — Communiqué du grand état-major.

FRONT OCCIDENTAL. — Dans la région d'Il-loukst, nous avons fait une attaque au moyen de gaz, qui a bien réussi et a jeté l'alarme dans les tranchées ennemies.

Sur la rivière Stokhod, dans les régions de Kouhary, du grand et du petit Porok, canonnade.

Dans la région au nord-est de Korytnitza, le vaillant combattant d'une batterie, colonel Jaguel-louitch, chevalier de Saint-Georges, a été tué par une balle.

Dans les Carpathes boisées, le dégel a détrempé les routes.

FRONT DU CAUCASE. — Au sud-est d'Ognota, les Turcs ont attaqué nos troupes avec des forces considérables. La lutte continue.

Le matin du 20 novembre, dans la direction de Bouroudjar, les Turcs ont pris l'offensive vers Soultan-Abad, mais ils ont été rejetés avec de grosses pertes. La poursuite a duré toute la nuit.

FRONT DE ROUMANIE. — Transylvanie. — Dans la vallée de la rivière Jind, les troupes roumaines, pressées par l'ennemi, reculent en combattant, vers Craiova. Il n'est survenu rien d'important.

FRONT DU DANUBE. — Pas de changement en Dobroudja.

Le communiqué italien

ROME, 22 novembre. — Commandement suprême :

Sur le front du Trentin, nous avons repoussé de petites attaques ennemies dans la vallée de l'Asico.

Sur le front de Giulie, l'artillerie s'est montrée plus active.

L'ennemi a lancé quelques grenades sur Gorizia et Monfalcone.

Le mauvais temps continue à sévir sur tout le théâtre des opérations.

Sur quelques-uns des points les plus élevés de la zone montagneuse, on signale une température de 24 degrés au-dessous de zéro.

Le départ de M. Tittoni

Le Comité France-Italie et la Ligue franco-italienne ont offert hier un déjeuner intime à M. Tittoni, ministre d'Etat, et au nouvel ambassadeur, le marquis Salvago Raggi.

Les présidents du Sénat et de la Chambre, ainsi que de nombreux sénateurs et députés, y assistaient.

MM. Stephen Pichon et Gustave Rivet, sénateurs, ont salué le nouvel ambassadeur et exprimé leurs regrets du départ de M. Tittoni, dont ils ont fait un chaleureux éloge.

M. Tittoni leur a répondu en exprimant toute sa reconnaissance pour les paroles aimables qui venaient de lui être adressées et en disant que s'il interrompait ici, à son grand regret, l'œuvre de collaboration à la noble cause de la justice et de la liberté des peuples, il reprendrait avec ardeur, à Rome, cette collaboration.

Le recrutement anglais

LONDRES, 22 novembre. — Suivant le *Times*, le roi George vient d'ordonner que les hommes non mariés, et occupant un emploi dans les services des palais de Buckingham, Sandringham, Balmoral et Windsor devront se présenter au recrutement, quelle que soit la nature de leurs occupations.

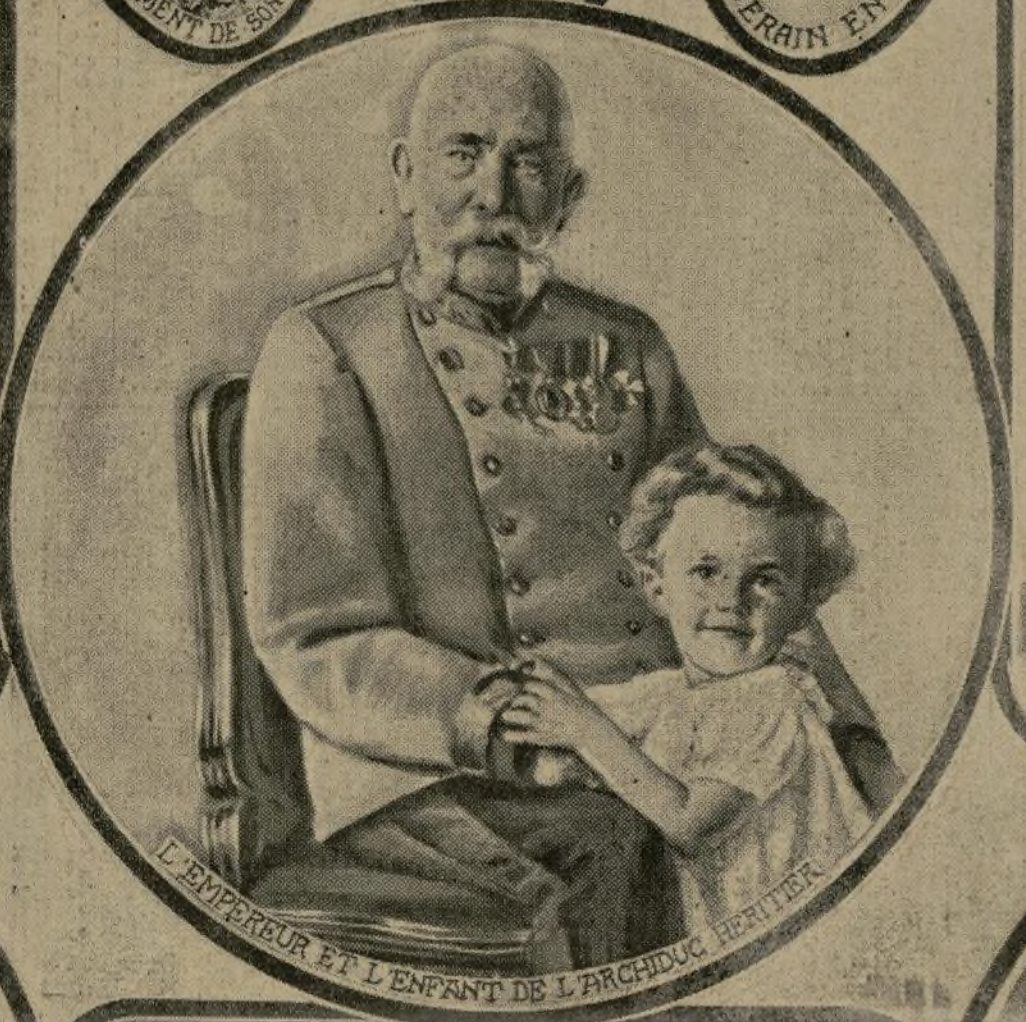
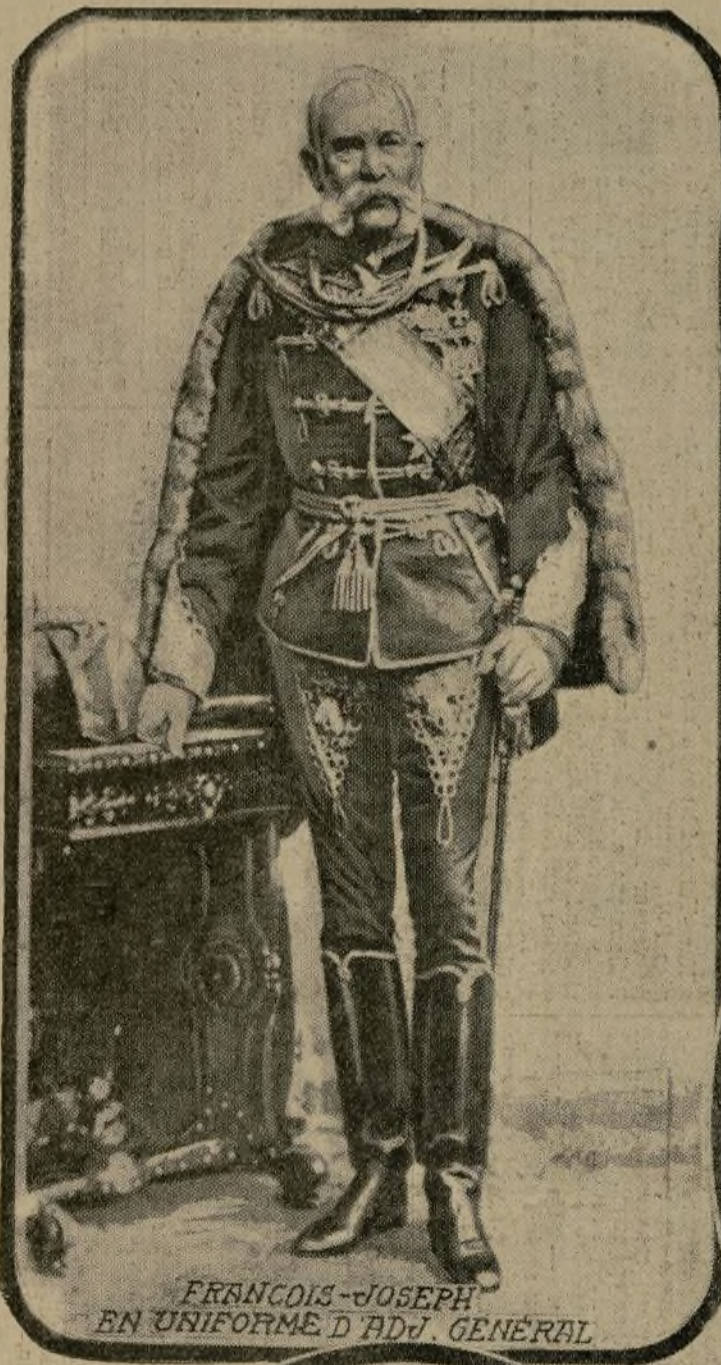
Le roi avait d'ailleurs déjà fait mettre à la disposition de l'autorité militaire un grand nombre de ses employés; il leur maintient leur traitement habituel.

Le souverain entend ainsi donner aux grands industriels un exemple qu'il les invite à suivre.

Explosion dans une usine de guerre

BORDEAUX, 22 novembre. — Ce matin, une légère explosion s'est produite dans un des locaux de fabrication de poudre de Bassens. Il y a quelques victimes et peu de blessés. Les dégâts matériels sont limités au seul bâtiment où s'est produite l'explosion.

1848 — François-Joseph au cours de ses soixante-huit ans de règne — 1916



Monté sur le trône d'Autriche en 1848, l'archiduc François-Joseph, alors âgé de dix-huit ans, supprimait la Constitution le 4 mars 1849, écrasait bientôt les Hongrois, et, l'année suivante, épousait Elisabeth de Bavière, dont il devait avoir un seul fils. Le 29 avril 1859, il déclarait la guerre à l'Italie, se voyait arracher la Lombardie par la bataille de Solferino. En 1864, il dut céder devant l'état de siège proclamé en Hongrie et accepter la constitution d'un ministère parlementaire magyar. La guerre avec la Prusse, en 1866, aboutit à l'anéantissement des troupes autrichiennes à Sadowa. L'Italie reconquerrait, du même coup, la Vénétie. Après 1870, François-Joseph signait (1877) le traité secret qui, rendu public en 1881, scella l'alliance de son pays avec l'Allemagne. En 1908, il annexait la Bosnie-Herzégovine. Après le drame de Sarajevo, et par l'ultimatum du 24 juillet 1914, il jetait son empire dans la sombre aventure qui doit s'achever par sa ruine. C'est du fond de son tombeau qu'il entendra l'écroulement suprême de ses rêves.

TRIBUNAUX

Désertion d'un glorieux mutilé

A Douaumont, le 22 mai dernier, le soldat Alexandre Cotel, du 271^e d'infanterie, avait eu la main droite arrachée par une grenade en se portant au secours de son chef de section. Envoyé à l'hôpital Rollin, le glorieux mutilé, à qui sa courageuse conduite avait valu la médaille militaire, y attendait sa mise en réforme. Le 27 septembre, ayant obtenu une permission de l'après-midi, Cotel ne rentrait qu'après une absence de douze jours.

Déféré hier au deuxième conseil de guerre, sous l'inculpation de désertion, il répliqua que, n'ayant pu obtenir de permission depuis quatorze mois, il s'était absenté pour accomplir les diverses formalités nécessaires à son prochain mariage.

Après plaidoirie de M^e Gevin-Cassal, le conseil acquitta le glorieux mutilé.

Un postier voleur de soldats

Le deuxième conseil de guerre a condamné, hier, à cinq ans de prison, le facteur des postes Biguet, qui, au bureau central, volait les colis destinés aux militaires.

Le double problème du ravitaillement et de l'alimentation

Le ministère du Commerce communique la note suivante :

Certains journaux ont donné, sur les restrictions envisagées par le gouvernement, des renseignements qui ne sont pas exacts. M. Clémentel, ministre du Commerce, a, il est vrai, eu des conversations avec divers présidents de syndicats. Il a envisagé avec eux différentes mesures que commandent les circonstances. Certaines nécessitent des études complémentaires, d'autres ont été retenues par le Conseil des ministres et feront l'objet de décisions de mise en application prochaines.

Nous pouvons cependant indiquer que certaines mesures sont à la veille d'être prises, entre autres : la suppression de tout pain de fantaisie ; un pain unique sera seul autorisé ; l'interdiction de toute pâtisserie fraîche, c'est-à-dire de toute pâtisserie ne pouvant pas durer plus de quatre jours ; l'interdiction du sucre raffiné ; le sucre cristallisé sera seul autorisé ; fermeture des boucheries et des abattoirs pendant deux jours par semaine, dont le vendredi.

Le rationnement de l'essence pour automobiles va être aussi l'objet d'une mesure particulière. Et l'on sait, en ce qui concerne les charbons, qu'un accord amiable est intervenu entre l'office des charbons du département de la Seine et le groupe charbonnier représentant les négociants du département. Les prix qui ont été arrêtés seront applicables à Paris à partir du 1^{er} décembre jusqu'à la mise en vigueur des dispositions législatives sur la taxation légale en discussion devant les Chambres.

AU CONSEIL GÉNÉRAL

Le Conseil général de la Seine a tenu hier une longue séance pour discuter de la question de l'approvisionnement pour les populations des communes du département de la Seine en pommes de terre, de l'application de la taxe et de la pénurie des moyens de transports.

Aux divers orateurs qui ont successivement porté la question à la tribune, le préfet de police a donné de minutieux et précis renseignements. Il en résulte que toute l'activité de la préfecture de police est acquise aux municipalités pour mettre un terme à la crise actuelle.

Mais, pour répondre utilement aux besoins de la population du département de la Seine, il faut en connaître le nombre. Aussi l'assemblée a-t-elle voté un vœu, émis par M. Sellier, ayant pour objet de procéder au recensement de la population. — M. E.

La Sainte-Catherine verra surgir une joyeuse cohorte de guerrières charmantes et joliment équipées des bonnets de guerre en satin bleu horizon, à tulle et galons d'or, qui sont la création d'art de « A la marquise de Sévigné », 11, boulevard de la Madeleine.

Une Exposition d'œuvres d'Art français

Samedi prochain, s'ouvrira, aux galeries Georges Bernheim, 40, rue La Boétie, une exposition de tableaux, sculptures, et dessins des maîtres français contemporains.

M. Dahanier, sous-secrétaire d'Etat, inaugurera cette manifestation artistique qui, tout en satisfaisant les amateurs les plus éclairés, contribuera à améliorer le sort de nos soldats.

Les œuvres exposées seront vendues, en effet, au profit de l'œuvre du Soldat blessé ou malade, dont les efforts ont déjà réussi à procurer tant de bien-être aux défenseurs de la patrie.

L'exposition durera un mois.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

Très belle salle, hier soir, pour la représentation de la *Course du Flambeau*. Je signale deux petites modifications dans la distribution des rôles du premier acte : Lafon et Mme Lherbay remplacent Denis d'Inès et Mlle Jane Even dans M. et Mme Gribert.

Je vous parlais dans ma précédente note du succès des interprètes du *Chandelier*; ce succès, très franc au début de la pièce, s'affaiblit de tableau en tableau. La raison ? Le nombre et la longueur des entr'actes.

Si nous possédions une « scène tournante », si la décoration du *Chandelier* était composée de toiles permettant les changements à vue, vous pourriez « réaliser » tous les tableaux. A défaut de cet outillage, il ne vous reste qu'une ressource : conserver le plus souvent possible le même décor. Maintenant, mes souvenirs d'il y a trente ans s'éclaircissent, se précisent. Je me rappelle qu'à cette époque un seul tableau se passait dans le jardin, le deuxième; puis, après une scène dans l'étude — coupée aujourd'hui — où Féraudy et Truffier (Guillaume et Landry) devisaient devant une toile où étaient peints des pupitres, des écrivains, etc., le reste de la pièce se déroulait dans l'appartement de Jacqueline. Ainsi, le troisième acte tout entier était joué sans interruption.

Emile Mas.

Au théâtre des Arts. — C'est irrévocablement samedi, à 2 h. 30, qu'aura lieu la répétition générale de la *Frontière*, avec Berthe Bady, comédie dramatique en trois actes, de M. Lucio d'Ambrà. A 8 h. 30, première représentation. Dimanche, matinée et soirée.

A l'Apollo. — Toute la presse a constaté le grand succès de la *Maria de Ginette*, la délicieuse opérette de Fourdrain-Galipaux, et de Mariette Sully dans la *Salpêtrière*. Aujourd'hui, matinée à 2 heures. Téléphone : Central 72-21.

A la Ba-Ta-Clan. — Aujourd'hui jeudi, la revue *Ca armure* sera donnée en matinée, à 2 h. 30 et en soirée à 8 h. 30. Augé, Exiane, Parisys et Alice de Tender viennent en tête d'une distribution qui réunit cent artistes et plus de cinquante jolies femmes. Les décors et les costumes sont d'exquises nouveautés dues au goût sûr de Mme B. Rasimi, la plus somptueuse des directrices.

Aux Capucines. — Au théâtre des Capucines, aujourd'hui, jeudi, à 2 h. 30, matinée : *Tambour battant ! revue*. Le *plumeau*, comédie, et *Pan ! Pan ! au rideau ! prologue*, avec toute l'interprétation du soir.

A l'Olympia. — En matinée (fauteuils 1 franc) et en soirée (1, 2 et 3 francs) deux dernières du merveilleux spectacle qui fait salle comble depuis huit jours.

JEUDI 23 NOVEMBRE

La Matinée

Comédie-Française. — A 1 h. 30, *le Misanthrope*, *Bajazet*.
Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Paillassé*, *Lakmé*.
Odéon. — A 2 heures, *Maria Tudor*.
Théâtre-Lyrique. — A 2 h. 15, *les Charbonniers*, *Galathée*.
Même spectacle que le soir : *Apollo*, *Th. Antoine*, 2 h.; *Athénée*, 2 h. 30; *Ba-Ta-Clan*, 2 h. 30; *Bouffes-Parisiens*, 2 h. 30; *Capucines*, *Châtelet*, 2 heures; *Cluny*, 2 h. 15; *Gymnase*, *Théâtre Michel*, *Nouvel-Ambigu*, *Porte-Saint-Martin*, *Palais-Royal*, *Renaissance*, *Sarah-Bernhardt*, *Scala*, 2 h. 15; *Variétés*, 2 h. 15, première matinée de *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).

La Soirée

Opéra. — A 8 heures, *Thaïs*.
Comédie-Française. — A 7 h. 45, *la Marche nuptiale*.
Opéra-Comique. — A 8 heures, *Madame Butterfly*.
Odéon. — A 8 heures, *la Famille Benoitton*.
Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*.
Athénée. — A 8 h. 30, *l'Amie de Buridan*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 35, *Faisons un rêve* (S. Guitry, Charlotte Lysès).
Capucines (Guit. 56-40). — A 8 h. 30, *Tambour battant* revue : *le Plumeau*; *Pan ! pan ! au rideau*.
Châtelet. — A 8 heures, mercredi, samedi, dimanche, jeudi et dimanche matinée : *les Emplois d'une petite Française*.
Théâtre Edouard-VII. — A 8 h. 45, *Ali Rigat*.
Gymnase. — A 8 h. 30, *la Charette anglaise*.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 50, *la Roussotte*.
Th. Michel. — A 8 h. 45, *Afgar ou les Loisirs du harem*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *l'Amazone*.
Apollo. — A 8 h. 15, *les Maris de Ginette*. Galipaux, Mariette Sully.
Th. des Arts (Wagram 86-03). — Samedi, *la Frontière* (Mme Berthe Bady).
Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ca murmure*.
Cluny. — A 8 h. 15, *Un Lycée de jeunes filles*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la bête*, etc.
Th. Réjane. — *Le Père prodigue*.
Renaissance. — A 8 h. 15, *le Choptin*.
Th. Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *la Dame aux Camélias*.
Théâtre-Lyrique. — A 8 heures, *les Petites Michu*.
Scala. — A 8 heures, *la Dame de chez Maxim*.
Variétés. — A 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).
Location : Gutenberg 02-92.

MUSIC-HALLS, CONCERTS, CINEMAS

Gaumont-Palace. — A 2 h. 20, *Salammbô* et à 8 h. 20, *Un mariage de raison*, avec Mlle Yvette Andrevor.
Location : 4, rue Forest, de 11 heures à 17 heures.
Téléphone : Marcadet 16-73.
Olympia (Tel. Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et à 8 h. 30, spectacle de music-hall. Viviani, Nibor, Little Walter, Rowland, Carmen Villor, Léonce Pato, Périer, etc.

TRAGIQUE ARRESTATION

Un agent tué par un malfaiteur

Vers 9 heures, hier soir, les inspecteurs Weillich et Lugan, chargés par M. Duranton, commissaire adjoint à la police judiciaire, d'arrêter un nommé Victor Claus, ont reconnu celui-ci chez un marchand de vin, 10, rue Sauffroy. A la vue des agents, cet individu a tiré cinq coups de revolver sur eux, et l'inspecteur Lugan a été mortellement blessé.

Le corps du malheureux a été déposé au poste de police du quartier des Epinettes. Le meurtrier, immédiatement arrêté par l'inspecteur Weillich et des passants, a été conduit au commissariat du quartier.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui jeudi, Saint Clément; demain, Sainte Flore.
— A 3 heures, séance à la Chambre des Députés et au Sénat.
— A 4 h., conférence par M. Millerand, député, ancien ministre. (Grand amphithéâtre de la Sorbonne).

DEUILS

Morts pour la France :

PAUL SABARDAN, capitaine aux chasseurs alpins. — Jacques RATER, capitaine au 6^e dragons. — Joseph Baudouin, sous-lieutenant au 15^e d'artillerie. — Paul Demoutron, sous-lieutenant au 36^e tirailleurs sénégalais. — Baron Joseph Aubray, brigadier à l'escadron... — Marcel Haas, sergent aux chasseurs à pied et André Haas, aviateur, engagé volontaire. — Gérard Dietz, caporal au 5^e chasseurs à pied. — Henry Roy et Jean Seratery, engagés volontaires.

Nous apprenons la mort : De M. du Breil, directeur des haras, décédé à cinquante-trois ans. De son mariage avec Mlle Portales, il laisse trois enfants, dont un fils, sous-lieutenant d'infanterie au front.

De M. Rucoud, décédé à Bayon (Meurthe-et-Moselle).

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

Mort de M. Georges Trouillot

Nous avons le regret d'apprendre la mort, en son domicile de la rue Notre-Dame-des-Champs, 76, de M. Georges Trouillot, sénateur du Jura, ancien ministre. Ses obsèques ont été fixées à demain dix heures. Le cortège se rendra à la gare de Lyon et l'inhumation aura lieu à Plainville dans le Jura.



M. TROUILLOT

(Phot. Henri Manuel.)

M. Trouillot a publié différents ouvrages de droit, notamment en collaboration avec Chapsal : *Du contrat d'association*, commentaire de la loi du 1^{er} juillet 1901 ; *Pour l'idée belge*, etc.

POUR FAIRE POUSSER LES CHEVEUX UNE SIMPLE RECETTE PREPAREE CHEZ SOI ACCOMPLIT DES MERVEILLES

Au cours de ces dernières années, des articles ont paru de temps à autre, donnant une recette pour préparer un tonique pour la chevelure, capable de faire réellement pousser les cheveux, et nous éprouvons un grand plaisir à apprendre que, parmi les personnes qui en ont fait l'essai, il y en a beaucoup qui ont obtenu des résultats absolument remarquables. Une dame écrit qu'immédiatement après avoir lu cette formule, elle se rendit chez son pharmacien et lui fit mélanger, tel qu'indiqué, 30 grammes de Lavone de Composé, 7 décigrammes de menthol cristallisé, 50 grammes d'alcool à 90° et 45 grammes d'eau distillée. Elle emporta le tout chez elle et, bien que menacée de calvitie, ses cheveux tombant d'une façon inquiétante, elle eut la surprise et la joie de constater un arrêt immédiat dans leur chute et de les voir, au contraire, repousser avec une rapidité stupéfiante. En réalité, elle nous déclare que sa chevelure a déjà augmenté de près de 20 centimètres en un peu plus de deux mois, et qu'en outre ses cheveux sont plus brillants, plus lustrés et plus abondants que jamais, et qu'ils continuent à pousser. Pendant les trois premières semaines, cette dame appliqua ce tonique deux fois par jour en frictionnant vigoureusement pour le faire pénétrer dans les racines, mais elle n'en fit plus maintenant qu'une seule application. Il est particulièrement intéressant de constater, d'après ce rapport et beaucoup d'autres, que cette simple formule faite à la maison, facile à préparer, fait non seulement repousser merveilleusement les cheveux, mais qu'elle détruit également les germes des pellicules et conserve les racines et le cuir cheveu dans un état parfaitement sain et normal.

Epilepsie MALADIES NERVEUSES
SOLUTION LARONNE
Ph^{ie} DUREL, 7, 8, Quai des Marais

CINZANO
VERMOUTH

LES CONTES D'EXCELSIOR

Les Flanchards

XXI

LA PERMISSION

Chez les Treille.
C'est le jour de la Belle Madame Treille. Il est six heures et il y a beaucoup de visites.

JACQUES PAILLART (au général Paillart, derrière lequel il entre). — Vois-tu, Papa, j'aurais bien mieux fait de ne pas venir... Il y a un monde fou... Ce que je dois avoir l'air empoté avec ma jambe!...

LA BELLE MADAME TREILLE (elle les aperçoit). — Ah!... Le capitaine Paillart!... C'est le ciel qui l'envoie!...

JACQUES (ahuri). — ?...?...?

LA BELLE MADAME TREILLE. — Il nous manquait justement un caissier... ça va être vous!...

JACQUES (de plus en plus ahuri). — Moi?...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Pour notre fête de charité!... Une des boutiques est sans caissier... C'est une fête pour les blessés... je veux dire à leur profit... (Elle regarde la jambe articulée de Jacques.) Ça doit vous intéresser?...

JACQUES. — Ça m'intéresse, en effet... et pour plusieurs raisons... (Il sourit.) Mais quand cette fête aura lieu, je serai!...

M^{me} DE RAYCHE. — Dans le Midi, sans doute...? C'est une épidémie!...

LE GÉNÉRAL. — Non... Jacques ne va pas dans le Midi... mais il retourne au front après-demain!...

M^{me} MONTBARD (stupéfaite). — Au front?...? (Elle regarde, elle aussi, la jambe.) Dans cet état?...

JACQUES. — Pour l'aviation, mon infirmité ne me gênera pas du tout!...

LIETTE NOYELLE. — Vous êtes content, hein?... (Elle lui serre la main.) Je me suis réjouie pour vous quand j'ai appris que vous aviez obtenu l'avion de chasse de vos rêves!...

JACQUES (Il sort avec Liette du cercle, et la suit près de la table à thé). — Comment l'avez-vous appris?...

LIETTE. — Par le général d'Antrin... C'est mon parrain, vous savez?...

JACQUES. — Non... je ne savais pas... mais je sais maintenant pourquoi j'ai obtenu si vite ce qui dépendait précisément beaucoup du général d'Antrin!...

LIETTE (vivement). — Non... je n'ai pas voulu me mêler de ça... vous comprenez que s'il vous arrivait malheur. (Une grosse larme.)

JACQUES (inquiet). — Mais vous ne m'en voulez pas d'avoir demandé à repartir?...

LIETTE. — Ah! non!... C'est si vous ne l'aviez pas demandé que je vous en aurais voulu!...

M^{me} MONTBARD (bas, à M. Montbard, qui vient d'entrer). — Nous pouvons être absolument rassurés!...

M. MONTBARD (étonné). — Rassurés?... A quel propos, rassurés?...

M^{me} MONTBARD. — A propos de la petite Noyelle... Oui... tu croyais... et moi aussi d'ailleurs... qu'elle avait un petit caprice... en admettant qu'on puisse avoir un caprice pour un pauvre être comme celui-là... pour le fils du général Paillart!...

M. MONTBARD. — Eh bien?...

M^{me} MONTBARD. — Eh bien, nous faisons heureusement fausse route, mon ami... Ce garçon... qui est fou... retourne comme aviateur au front!...

M. MONTBARD (effaré). — Avec une seule jambe?... M^{me} MONTBARD. — Un fou, je te dis... Mais l'important, c'est que, tout à l'heure, la petite Noyelle a témoigné, de ce départ, une joie que je qualifierai d'indécence!... Dis-moi, as-tu obtenu la permission?...

M. MONTBARD. — Non... (Mouvement de Mme Montbard.) Je ne l'ai d'ailleurs pas demandée!...

M^{me} MONTBARD (ahurie). — Comment!... mais à quoi penses-tu?... Mais c'est idiot!...

M. MONTBARD. — Pas si idiot!... J'ai réfléchi que si je demande une permission pour Edgar, la demande va passer sous les yeux du colonel Bonvieux!...

M^{me} MONTBARD (agressive). — Et puis après?...

M. MONTBARD. — Et puis après, Bonvieux, qui est le cousin de des Ramiers... lui dira peut-être qu'Edgar... que l'on croit au front... est tout bonnement à Bourges... et si des Ramiers le sait, non seulement toutes nos relations, mais tout Paris le saura deux jours après!...

M^{me} MONTBARD (désolée). — Tu as l'air de plaisanter... Il y a six semaines tu n'aurais pas pris ça comme ça!...

M. MONTBARD (très sec). — C'est que depuis six semaines j'ai réfléchi!...

M^{me} MONTBARD. — Et alors?...

M. MONTBARD. — Et alors, les hommes qui, étant d'âge, de santé, et de situation à marcher, ne marchent pas, me dégoûtent!...

M^{me} MONTBARD. — Oh!...!

M. MONTBARD (péremptoire). — Il n'y a pas de « Oh!... » C'est comme ça!...

M^{me} MONTBARD. — A t'entendre, Notre Edgar serait un lâche alors?...

M. MONTBARD. — Dame!... (Haut.) Fais attention, Madame Treille te demande quelque chose, je crois?...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Je demandais à Madame Montbard, à Madame de Saint-Gond, à Madame Lavallée d'Auge, à Mesdames de Rayche et d'Eglantine si elles ne jugeaient pas que nous ferions bien, au lieu d'accepter les salons du Sous-Secrétaire des Conserves et Boissons, de louer la salle du Trocadéro?...

M^{me} MONTBARD (flattée et embarrassée d'être consultée). — Mon Dieu... tout dépend de la quantité de monde sur laquelle on peut compter... et cette quantité dépend elle-même du programme!...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Oh! quant à ça! Superbe, le programme!... Mademoiselle Roch nous dira *L'Aigle du Casque*, et Mademoiselle du Minil *La Fiancée du Timbalier*; Isadora Duncan a promis une chose inédite qui sera le clou de la fête!...

LA BARONNE DE RÉAUMUR. — Oh!... quoi?... qu'est-ce qu'elle va danser!... L'autre jour elle a dansé *La Marseillaise*... C'est merveilleux!...

M. DES RAMIERS. — Cette fois-ci, elle dansera *Le Communiqué*, ça sera encore bien plus beau!...

LA BARONNE (extasiée). — Oh!... mais c'est vraiment admirable!... *Le Communiqué*!... Qui est-ce qui vous a dit ça?...

M. DES RAMIERS. — Personne... C'est une supposition que je fais comme ça!...

LA BARONNE. — Vous êtes vraiment rosse!...

M. DES RAMIERS. — Faut prendre garde... Vous vous répétez... vous m'avez déjà dit ça l'autre jour, à propos de la toilette suggestive avec laquelle Madame Treille nous permettait de nous rincer l'œil!...

LA BARONNE. — Je ne vous le dirai jamais assez!... A mesure que vous vieillissez ça augmente!...

M. DES RAMIERS. — C'est exactement comme vous!... Bientôt vous serez inhabitable, comme disent les bonnes gens de chez moi!...

LA BARONNE (elle tourne le dos à M. des Ramiers). — Il devient vraiment mufle, cet excellent des Ramiers!... Mais je ne peux guère lui répondre... je n'oublie pas qu'il m'a fait sauter jadis sur ses genoux!...

M. DES RAMIERS (par-dessus l'épaule). — Moi non plus, je ne l'oublie pas, Madame!... C'est un trop charmant souvenir!... (La Baronne s'éloigne vivement.)

LA PETITE D'ÉGLANTINE (à Monsieur des Ramiers). Ah!... Elle était gentille?...

M. DES RAMIERS. — Gentille n'est pas le mot... parce que, à ce moment-là, elle avait, au moins, quarante ans!... Mais elle était encore très bien!...

M^{me} DE RAYCHE (pointue). — On ne vous demande pas vos histoires!...

LA BELLE MADAME TREILLE (qui veut rompre les chiens, à Jacques Paillart, qui vient la saluer). — Je suis désolée que vous ne vouliez pas être caissier... Vous auriez été à la pâtisserie... avec Madame d'Eglantine, Mademoiselle de Rayche... Mademoiselle Noyelle!...

M^{me} MONTBARD (impétueusement). — Si la pâtisserie n'a pas de caissier, j'en ai un à lui offrir!... Notre fils Edgar... qui va venir en permission!... (M. Montbard regarde sa femme avec étonnement.)

LA BELLE MADAME TREILLE. — Comment... déjà en permission?... Mais il me semble qu'il n'y a pas huit jours qu'il a quitté Paris!...

M^{me} MONTBARD (aigre). — Le temps lui paraît plus long qu'à vous... du moins je le suppose, car le brave enfant ne se plaint jamais, au contraire!... Les lettres qu'il nous écrit du front respirent un admirable courage et un mépris du péril vraiment renversant!... Il est au front le plus dangereux!...

LE GÉNÉRAL PAILLART. — Quel front?...

M^{me} MONTBARD (interloquée). — Quel front?... Mais... ne savez-vous pas, Général, qu'il est défendu de donner aucune indication?... (Le Général s'incline.)

M. MONTBARD (bas à sa femme en sortant). — Pourquoi dis-tu qu'Edgar a une permission, puisque tu sais que, au contraire!...

M^{me} MONTBARD. — Mais tais-toi donc!... Qui ne risque rien n'a rien!...

M. MONTBARD (ahuri). — Ben, tu en as, un culot!...

M^{me} MONTBARD. — Tant mieux!... N'y a que ça qui sert!...

Gvp.

FAITS DIVERS

PARIS

Collision de tramways. — Hier matin, à 6 h. 1/2, à l'angle de la rue d'Alsée et de la rue des Plantes, le tramway 2341 de la ligne « Vincennes-Saint-Cloud » a tamponné le tramway 1919 « Bagneux-Ecole Militaire ». Une dizaine de voyageurs ont été blessés ou contusionnés, mais peu grièvement.

Victime d'une explosion. — Dans la matinée d'hier, vers 11 h. 1/4, M. Georges Plana, âgé de vingt-sept ans, demeurant 7, rue Paul-Lelong, a été grièvement brûlé sur diverses parties du corps, par suite de l'explosion d'une lampe à essence. Il a été admis à l'hôpital de la Charité.

Les écorchés. — A 8 h. 1/2, hier matin, le jeune Arthur Mulon, âgé de treize ans, demeurant 47, rue Basfroi, a été renversé, en face du numéro 72 de la rue de Charonne, par une voiture de livraison dont les roues lui ont passé sur le corps. Il a été admis à l'hôpital Troussseau.

Avenue d'Italie. M. Eugène Janier, âgé de quatre-vingt-un ans, demeurant 29, rue Thiers, a été renversé par une automobile militaire et a eu les jambes écorchées.

Mme Victorine Boucher, âgée de cinquante-cinq ans, demeurant à Ivry, a été, place Saint-Michel, projetée sous un tramway « Petit-Ivry-les Halles ». Blessée à la tête et aux bras, elle a été admise à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu.

DÉPARTEMENTS

Collision de trains. — GRENOBLE. — Sur la ligne de Vizille à Bourg-d'Oisans, à l'arrêt du Pont de Gavet, le train de marchandises 409 a tamponné le train de voyageurs 27 qui stationnait; deux wagons de ce dernier train ont été démolis. Sept voyageurs ont été blessés, dont deux grièvement.

Ensevelis vivants. — MARSEILLE. — Un éboulement s'est produit à Villefranche-sur-Mer, dans une grotte où cinq ouvriers carriers s'étaient réfugiés pour se protéger de la pluie.

Quatre des victimes purent être retirées, mais le sujet italien Gacioli, quarante ans, est gravement blessé. Quant au nommé Jean-Marie Valentino, soixante ans, son cadavre n'a pu être encore dégagé.

TIRAGES FINANCIERS

Communales 1912. — Le numéro 492.063 est remboursé par 100.000 francs; le numéro 1.447.791 est remboursé par 10.000 francs. Les 12 numéros suivants sont remboursés par 1.000 francs : 409.815, 1.052.045, 97.647, 1.687.393, 700.769, 1.350.312, 642.691, 695.741, 458.727, 1.677.749, 700.172, 907.016. 100 numéros sont remboursés par 500 francs.

La Bourse de Paris

DU 22 NOVEMBRE 1916

Marché raffermi dans la majorité des compartiments; mais c'est toujours du côté des Cuprifères que reste concentré le principal intérêt et de nouvelles plus-values sont à enregistrer, notamment sur le Rio, à 1.774 et sur le Boléo, à 1.000.

Par ailleurs, du côté de nos rentes, le 5 0/0 s'améliore à 87, 80. Au groupe des fonds étrangers, notons également les progrès de l'Extérieure à 99,20 et ceux du Russe 5 0/0 1906 à 83,60.

Les Etablissements de crédit sont calmes, mais soutenus. Nos Grands Chemins ne s'écartent pas sensiblement de leur niveau de la veille.

Lignes espagnoles bien tenues : le Nord Espagne à 425, le Saragosse à 423, les Andalous à 409.

En Banque, les Industrielles russes sont en reprise, notamment Bakou à 1.570, Toula à 1.355.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,79; Suisse, 112 1/2; Amsterdam, 238 1/2; Pétersbourg, 175; New-York, 583 1/2; Italie, 87; Barcelone, 599.

METALLS A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : cuivre Chili disp. 144 1/2; cuivre livrable 3 mois, 140; étain comptant, 188 3/4; étain livrable 3 mois, 180 1/2; zinc comptant, 56 1/2; argent, l'once 31 gr. 34 d. 9/16.

F^{que} de POSTICHES et Nouveaux en Gros.
HERMOSA, 24, Boul. de Strasbourg, Paris.
Exécute égal^{ment} commandes particulières au prix de fabrique.
Grand Choix de Moules nouveaux. Travail à façon avec démolures.

Pour les Amputés

Jambe NATURA

à flexion automatique — Brev. S.G.D.G.
à armature entièrement dissimulée.

La plus Légère, la plus Perfectionnée
La plus Résistante des Jambes artificielles.

Seul modèle réellement pratique, permettant une marche souple, légère, facile, normale.

Brochure illustrée sur la Jambe et le Bras Natura adressée gratuitement par

MM. G. BOS & L. PUEL
ORTHOPÉDISTES
234, Faub. St-Martin, Paris

(Angle de la R. Lafayette).

BRAS "NATURA" et tous Appareils de Prothèse.

Les pages de Madame

CAUSERIE FEMININE

La salle à manger

Dans l'un de ses meilleurs livres, *la Vagabonde*, Mme Colette essaie de battre en brèche cette vieille institution : la salle à manger. Car, depuis qu'il y a des hommes civilisés et qui mangent, les historiens ont toujours mentionné, dans leurs écrits, la splendeur des salles destinées aux festins.

Sous l'empire romain, par exemple, ce n'est pas



une salle seulement que l'on consacrait à cet usage, dans les demeures opulentes, mais plusieurs. Elles étaient placées sur les côtés de l'atrium, pièce essentielle d'une maison romaine, et qui commandait toutes les autres. On avait une salle à manger pour les grandes réceptions, une autre pour les réunions plus intimes. Une autre, utilisée l'hiver, était exposée à l'occident ; celle pour le printemps et l'automne regardait l'orient, et celle d'été le septentrion.

Aux quatre angles de ces pièces se dressaient des lampadaires ; le centre était occupé par la table, dont trois faces s'accompagnaient de lits où s'étendaient les convives, car les Romains empruntèrent très vite aux Orientaux l'usage de manger couchés. Sur le côté non occupé par les lits se plaçait le buffet, sur lequel, aux jours de grandes réceptions, on étalait, pour faire honneur à ses hôtes, des vases précieux, de la vaisselle d'or et d'argent, des objets d'art ou de curiosité, enfin tout ce qui pouvait affirmer l'opulence du maître de la maison.

Et, sans remonter si loin, dans notre pays même, nous retrouvons cet usage, diminué, certes, dans ses proportions, mais très répandu. Dans notre pauvre Nord ravagé, il fallait, avant la guerre, qu'une maison fût bien mesquine pour ne pas s'offrir le luxe de deux salles à manger. L'une servait tous les jours, l'autre le dimanche, surtout si quel-



que convive honorait la table de sa présence, et, naturellement, pour les fêtes de famille.

Mais, hélas ! les deux salles à manger répétaient, à peu de chose près, le même but et, sans doute, les mêmes chaises au dossier raide et, Dieu me pardonne, la même suspension en simili-

bronze. Et vraiment, par certains jours de spleen, on pouvait, devant cette vision, adopter l'avis de Mme Colette, à savoir qu'une salle à manger — et à plus forte raison deux — c'est une pièce inutile, imbécile, enfin, de la place perdue.

Cependant, si cette opinion peut se soutenir lorsqu'il s'agit du logement d'une femme seule, qui mange, sur un coin de table, un déjeuner hâtivement préparé, elle est inapplicable en famille.

En effet, pour les gens d'un certain âge, pour les enfants, pour les maris, manger est une chose importante pour laquelle il faut avoir ses aises. Mais, entre les multiples salles à manger romaines, les deux du Nord, l'une de Paris et du Midi et la suppression radicale demandée par Mme Colette, il y a peut-être place pour la salle à manger idéale qui ne serait pas cette pièce sévère où l'on entre exclusivement pour prendre ses repas et que l'on ferme sitôt les miettes enlevées.

Déjà, bien avant la guerre, le Salon du Mobilier nous a montré tout ce qu'on peut tirer du style moderne bien compris. Et les lignes sobres, les couleurs gaies tentaient enfin de nous délivrer de cet éternel Louis XV et de cet encore plus éternel Henri II.

Dans une salle à manger, il y a un meuble sympathique entre tous : la table. Elle est accueillante par définition. Souvent fleurie, le linge et les cristaux y rivalisent d'éclat ; donc, la table est intangible. Il faudrait seulement qu'elle n'occupât point de toute éternité le centre de la pièce et pût, à volonté, être reculée vers les angles.

Du coup, la suspension, la tyrannique, et ronde, et bourgeoise, et grotesque suspension disparaît. Et soit que nous adoptions les lampadaires de l'ancienne Rome ou les délicieuses fleurs éclairantes, par la grâce de la Fée Électricité, nous n'aurons jamais l'occasion d'un soupir de regret pour notre suspension défunte.

Et, si, pour mon propre compte, je possédais un de ces buffets sombres, de style « omnibus » que l'on voit encore dans tant de maisons cosuées, je le brûlerais cet hiver, où le charbon est rare et hors de prix. Avec les « économies » ainsi réalisées, je transformerais des placards en vitrines, faites de petits carreaux et de bois clair.

Ainsi délivrée de son buffet, de sa suspension, et reculée à sa table volante, la salle à manger ne serait déjà plus cette pièce rigide qui respirait un ennui inmanuable.

Et en joignant aux chaises droites, du même ton que les vitrines, deux ou trois fauteuils moelleux et même un lit de repos, un tapis, une petite table de travail ou un bureau, quelques fleurs de saison ou une belle plante verte, des rideaux légers qui ne tamiseraient point la lumière, on obtiendrait, je crois, un ensemble plaisant et qu'on aimerait habiter, même après le dessert.

Et puisque des temps nouveaux se lèvent, ne faut-il pas rajeunir notre cadre ? Pour cela, inspirons-nous du passé sans esprit de routine et de la mode, avec prudence. Que les maisons, grandes ou petites, soient des nids pleins de gaieté, de clarté, de confort : c'est la grâce qu'il faut souhaiter à tous ceux qui rebâtiront la leur dans une France victorieuse.

Madeline de R...

Mme Madeleine de R... répondra à toutes les questions féminines qui lui seront posées. Timbre pour lettre personnelle.

CE QU'IL FAUT SAVOIR

Toutes les Dames emploient, pour leur toilette, la Crème Simon, mais combien l'appliquent mal et se privent ainsi de ses meilleurs effets. Après le lavage quotidien, il faut l'étendre sur la peau encore mouillée, puis essuyer avec un linge fin et poudrer légèrement ; elle donnera alors son plein effet d'hygiène et de beauté.

Correspondance

Mme Jeanne V... — Réchauffez vos brioches au four pendant quelques minutes, puis ouvrez-les, tartinez-les avec de la confiture et servez chaud. Elles sembleront toutes fraîches.

Les points noirs, la peau luisante, le nez brillant sont inconnus de celle qui emploie la Crème Dalyb n° 3. Notice gratuite donnant avis précieux sur soins de beauté et hygiène intime. Toutes bonnes maisons et Parfumerie Dalyb, Service L., 20, rue Godot-de-Mauroy.

S. T. — Je cherche. Dès que j'aurai la recette, je vous l'indiquerai.

Maggy. — Si vous craignez les crèmes qui resserrent, employez la crème de Mme Rambaud avec sa poudre de riz sans bismuth, très adhérente. Crème : 2 fr. 50 et 4 francs. Poudre : 3 et 5 francs. 8, rue Saint-Florentin, Paris.

Mme d'H... — Pas avant dix-huit ans, et même bien après, c'est assez tôt.

Désolée. — Tamponnez vos yeux ou baignez-les avec de l'eau aussi chaude que vous pourrez la supporter. Essayez aussi de l'eau de roses.

Coquette. — Les deux formes sont admises. Mais l'amande est plus sympathique que la griffe.

Renée. — Portez ce que vous avez sans inquiétude. En temps de guerre, il est très bien porté d'être démodée.



MODES ET CHIFFONS

Le tricot avec lequel on fait tant de vêtements chauds pour nos soldats trouve sa place parmi nos toilettes usuelles. Il ne faut pas s'en plaindre, car les objets tricotés qu'on fait souvent soi-même, à quelques moments perdus et sans s'en apercevoir, ne sont pas coûteux et sont en général chauds et pratiques. Il ne s'agit plus, naturellement, des vêtements de jersey mécanique, mais des objets en tricot à la main, car le jersey, s'il est encore porté par beaucoup de femmes élégantes, a le gros inconvénient de n'être pas chaud, laissant trop facilement circuler l'air, lequel n'est point particulièrement tiède en cette saison. On voit bien des manteaux en jersey copieusement garnis de labrador ou de taupe, mais il faut avouer qu'ils sont infiniment moins agréables et tentants que ces longs vêtements de velours de laine marine, tôle de nègre ou bordeaux qui portent actuellement la majorité des femmes. Ces manteaux sombres, corrects, accompagnés de la petite toque étroite, du très petit canotier ou du tromblon de poiluon drapé sont bien dans la note qu'il faut adopter en ce moment.

Ce tricot ou crochet à la main fait de souples chandails très agréables à glisser sous le manteau. Si on les choisit d'une teinte fine, leur note un peu tranchante suffit à rendre élégante la blouse la plus simple. On tricote également en chenille, en laine mèche ou en étroite tresse de laine des chapeaux souples que nos habiles modistes croquent, déforment et bossellent avec beaucoup d'art. C'est par excellence le chapeau des courses matinales ou des jours brumeux à porter avec ou sans voilette. On tricote aussi des ceintures ou des motifs décoratifs pour garnir les petites robes simples en jersey, en serge ou en velours qu'on porte sous les manteaux. On tricote encore des gilets de différentes formes qui modifient l'aspect classique des jaquettes. Ceux-ci ne se voient guère que lorsque la veste est déboutonnée, car nous délaissions tout à fait pour le moment la jaquette classique aux revers et col impeccables au profit des modèles montants et complètement fermés. Au chapitre des gilets, il faut ajouter ceux en châle cachemire, cette suprême élégance de nos grand-mères. La mode lui a fait cette saison quelques emprunts. Châle de l'Inde ou cachemire français, voici des palmes multicolores soigneusement découpées et appliquées pour former une ceinture ou une encolure ; voilà un long pan de ceinture en charmeuse noire ou marine doublé du tissu multicolore. Chez la modiste, voici une petite toque piquée d'une cocarde dont le milieu appartient à quelque rutilant châle de nos aïeules et dont le bord est fait de très étroits rubans frocés qui ressemblent à de l'astrakan. On fait également avec ce cachemire la doublure d'un manteau de satin ou de velours sombre, des sacs, des gilets et même des blouses. Dépêchez-vous d'en porter pendant que c'est à la mode. Si vous avez quelque scrupule à couper ce châle, employez-le en tapis de petite table ou couverture de chaise longue dans une pièce de votre appartement accommodée selon l'engouement actuel, c'est-à-dire au style bourgeois Louis-Philippe.

Beaucoup d'enfants se promènent le matin au Bois, malgré la saison avancée, le brouillard et le froid, sans chapeau. Les petites filles ont sur la tête un énorme nœud papillon en large ruban noir ou brun ; les petits garçons, les cheveux rejetés en arrière et assez bouffants. J'avoue qu'avec les plis d'ondulations qui vaguent les cheveux et leur ôtent toute apparence de naturel, cette coiffure a pour les petits garçons un aspect un peu apprêté assez désagréable. Cette simplicité si appréciable chez les mères est indispensable chez les enfants ; la mode actuelle nous épargne bien les fillettes vêtues comme de petites infantes, mais, pourtant, un peu plus de laisser-aller chez ces mioches ne serait pour déplaire à personne, et cela n'empêcherait pas leur maman de les pomponner à son aise.

Jeanne Farmant.

NOTE D'ELEGANCE

Le chien complet, semble-t-il, la toilette féminine du matin ou de la campagne. Est-ce pour cela qu'on voit tant au Bois ? Bergers et loulous sont des habitués de l'Avenue, et la couleur du toutou ne tranche pas beaucoup sur le coloris neutre de la robe.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

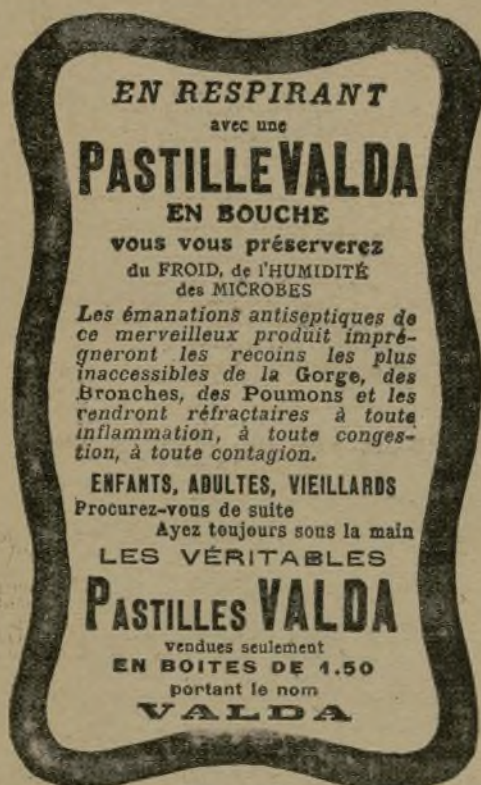
Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



1. Tailleur de bure bordeaux soutaché et garni d'opossum. — 2. Costume de drap taupe. Col et chapeau de loutre. — 3. Manteau de velours noir. Col et poignets d'hermine. — 4. Chapeau drapé en velours loutre. — 5. Col et manchon de caracul et ruban de velours. — 6. Blouson de crêpe citron, garni de jours à la main. — 7. Chapeau, collet et manchon en skungs et ruban plissé même ton. — 8. Groupe de chaussures pour la rue et l'intérieur. — 9. Grand manteau de

LAMPE de poche complète, 1 fr. 75. Pile recharge, 50 fr. le cent. L. Albert, 84, fg Poissonnière.



SAVON TRICAP
SANS RIVAL
POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU



Le "REGYL" guérit maladies d'**ESTOMAC** anciennes
Laboratoires FIEVET, 53, r. Réaumur La boîte 5 fr. c. mand.

Le Phoscao redonne des forces aux soldats blessés et aux convalescents. Il est admis dans tous les hôpitaux militaires.

ANÉMIÉS, CONVALESCENTS,
pour régénérer votre sang et pour fortifier vos nerfs, mettez-vous au régime du délicieux Phoscao, le plus puissant des reconstituants, résinant sous un petit volume toutes les qualités nutritives et stimulantes des autres aliments. Le Phoscao contient tous les principes nécessaires à la restauration des tissus et il est digéré par les organismes les plus délicats. C'est pourquoi les médecins en conseillent l'usage à ceux qui souffrent de

MAUX D'ESTOMAC
(crampes, tiraillements, brûlures, aigreurs, renvois)
et qui digèrent difficilement. En quelques jours tous ces maux disparaissent et l'estomac recommence à fonctionner normalement.

ENVOI GRATUIT D'UNE BOÎTE-ÉCHANTILLON. Écrire :
PHOSCAO
9, Rue Frédéric-Bastiat, Paris.

EN VENTE : Pharmacies et bonnes Épiceries : 2.45 la boîte.
N. B. Dans les colis que vous envoyez aux soldats n'oubliez pas de mettre une boîte de Phoscao et une boîte de Croquettes de Phoscao.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 23 NOVEMBRE 1916

Pour le roi de Prusse!

ROMAN VECU

PAR

Georges MALDAGUE

DEUXIÈME PARTIE

La cloche ne sonnera pas!

CHAPITRE IV

D'un geste solennel, le kaiser indiquait que l'audience était terminée.

La jeune fille fit trois pas en arrière, une main appuyée sur son cœur.

Après cette révolte, qui pouvait être dangereuse, faiblissait-elle?

Elle eut besoin d'un très grand effort pour reprendre la parole.

Guillaume II, « celui qui n'avait pas voulu la guerre », la tenait sous son même regard, sans émotion apparente.

« Votre Majesté, articula-t-elle, voudra-t-elle m'accorder deux faveurs ?

— Parlez.

— Mon père, mon grand-père, mon frère sont chacun à leur poste de combat... Me facilitera-t-on la faculté d'avoir de leurs nouvelles ?

Copyright 1916 by Georges Maldague.
Tous droits de reproduction, traduction, adaptation dramatique ou cinématographique réservés pour tous pays.

— Je vous le promets, en tant qu'il sera possible de le faire... Ensuite ?

Une pudeur arrêta sur ses lèvres le nom d'André Delleville; de celui-là, elle ne pourrait savoir que ce que lui apprendrait le hasard.

Elle dit :

— La seconde, c'est qu'il me soit permis d'entrer dans toutes les ambulances... C'est que je sois libre auprès des blessés français comme je le serai auprès des blessés allemands... C'est, en un mot, que mon autorité puisse sauver ceux qui n'auraient plus que moi pour les protéger... C'est que je puisse, le cas échéant, les recueillir ici.

L'empereur acquiesça de nouveau :

— Votre dévouement pourra se prodiguer envers tous. Ce que l'on vous demandera, seulement, c'est de ne pas contrevenir aux lois de la guerre ni aux prérogatives du vainqueur.

Le cœur de Ghislaine de Saint-Priet bondit encore dans sa poitrine.

Elle s'inclina.

Le vainqueur passait.

Il remontait en automobile avec sa suite.

La voiture, camouflée aux insignes de la Croix-Rouge, emportait au milieu des incendies et des massacres l'auteur responsable des massacres et des incendies, l'homme qui, en face de son œuvre, osait évoquer Dieu.

Et l'horizon flambait toujours.

En moins d'une heure le château était déblayé des trois quarts de ses occupants.

Le jeune officier de cuirassiers blancs avait suivi l'escorte impériale, montant dans une des autos grises.

Le poste, téléphone et télégraphie sans fil, confié à un commandant, un homme d'un certain âge, d'aspect taciturne, comprendrait une dizaine de subalternes.

Environ vingt hommes devaient être logés dans la demeure du garde-chasse.

Ces dispositions, pendant que démarraient tous les véhicules encombrant la cour des communs et les alentours des pelouses, furent respectueusement notifiées à Mlle de Saint-Priet.

En même temps lui furent remis les insignes de la Croix-Rouge allemande, qui lui permettaient d'étendre, sans qu'on y mit obstacle, son champ d'action.

De plus en plus, ordre était donné de condescendre à ses désirs, dans la mesure du possible.

Elle réclama ces mêmes insignes pour Perraud au bras duquel elle attacha un des brassards que sa grand-mère, comme infirmière-major, avait en réserve.

Cette faculté de circulation que lui conférait la haute protection devant laquelle sa fierté de Française, son indignation de femme, n'avaient pas abdicqué était, dans la situation actuelle, une consolation.

Elle se sentait de taille à parcourir les champs de bataille aux côtés du curé-doyen de Don hery.

Sa surexcitation se calma. Sa mission prenait l'importance de la tâche qui va être le but et le dérivatif.

Après son entretien de quelques minutes, avec le maître de l'heure marquée au cadran tragique de l'Histoire, elle était entrée chez son aïeule pour le lui raconter.

Et agenouillée devant le lit où celle-ci ne pouvait rester que témoin impuissant des actions des autres, le visage caché dans les draps, la chère main de l'aïeule posée, caressante, sur ses cheveux, elle pleurait longuement, doucement, dans une détente de tous ses nerfs qu'elle avait domptés.

— Ma Ghislaine, mon enfant chérie, répétait la générale, qui elle aussi pleurait. Ton grand-père, ton frère, ton père, seraient fiers de toi, comme j'en suis fière...

Ayuntamiento de Madrid

VOLÉS

ET ACTIONNAIRES MALHEUREUX LISEZ

Les Informations Parisiennes.

Envoi grat. d'un spécim. s. dem. GURFOND, 5, r. Grange-Batelière, Paris.

Le possesseur du brevet français n° 466291 concernant "Four à arc électrique" désire s'entendre avec des industriels français pour vendre la propriété ou céder des licences. S'adresser à la signature "Rennerfelt", S. Gamaelli Annonsbureau, Stockholm, Suède.

Sauvez vos Cheveux

PAR LE

Pétrole HAHN

PRODUIT FRANÇAIS

Gros : F. YBERT, Fab. LYON.

Montres

Longines
Élégantes
et précises.

ACHAT ET VENTE DE TITRES PAIEMENT de COUPONS. ARGENT de SUITE
BANQUE GIRON (54^e année, 67, rue Rambuteau. Téléph.

IL EST DÉMONTRÉ
par l'analyse chimique

QU'UNE CUILLERÉE À CAFÉ DOSE MOYENNE
OU CINQ COMPRIMÉS

ASCOLÉINE

RIVIER

équivalent à 1/2 litre de la meilleure
HUILE de FOIE de MORUE
très coûteuse en ce moment.

L'ASCOLÉINE RIVIER
se présente sous trois formes :

EN HUILE : sans goût désagréable POUR LES ADULTES
EN COMPRIMÉS : véritables bonbons POUR LES ENFANTS
EN AMPOULES INJECTABLES : action très rapide

ELLE REMPLACE DONC AVANTAGEUSEMENT L'HUILE
DE FOIE DE MORUE DANS TOUS LES CAS

TOUTES PHARMACIES, OU À DÉFAUT CHEZ
M^r HENRI RIVIER, PH^{ie} 26-28 RUE S^t CLAUDE, PARIS



« Nous voilà séparés des nôtres, séparés de tous, j'espère que ce sera pour peu de temps... Mais si cela doit durer, si, comme le disait ton grand-père, la tâche, avec eux, ne peut être que formidable, si le joug allemand doit peser sur nos têtes plus longtemps que nous ne voulons le croire, rien ne nous fera faiblir... et nous saurons profiter de la protection maudite, pour faire autour de nous tout le bien qui, sans cela, nous serait impossible... J'ai dit : nous... toi, ma bien-aimée, puisque je suis là, clouée pour jusqu'à quand?... toi, ma Ghislaine qui, l'an dernier, avais encore les cheveux dans le dos... une enfant... aujourd'hui une héroïne dans la grande acception de ce mot... »

— Non, pas une héroïne, une femme comme devraient être toutes les femmes.

Et, sentant la chère tête se redresser, échapper à sa caresse :

— Promets-moi pourtant d'éviter toute imprudence ; il te l'a dit : « Ce que l'on vous demandera, c'est de ne pas contrevenir aux lois de la guerre, ni aux prérogatives du vainqueur. »

Ghislaine s'était relevée.

— Nous verrons ce qu'il appelle : ne pas contrevenir aux lois de la guerre, ni aux prérogatives du vainqueur ! Mais ne crains rien, grand-mère, je te répète ma réponse à l'empereur d'Allemagne : « Depuis hier, je suis vieille. » Non, n'aie pas peur, je n'aurai jamais à la légère ; puis, mon intuition me guidera...

— Il est nécessaire que j'aie cette assurance, ma chérie, pour que je me résigne au supplice de mon inutilité.

En quittant la chambre de Mme de Saint-Priest, sa petite-fille chercha la mère Brisquet, qu'elle trouva auprès d'Honorine.

Dans sa langue paysanne, la vieille, rencoignée dans un angle de la cuisine, près du fourneau, débitait toutes les imprécations de son répertoire, toutes les malédictions, toutes les menaces que lui

fournissaient sa croyance en la justice divine et sa crainte que l'esprit malin ne triomphât.

Elle venait de regarder brûler Donchery, son pays, le pays de ses parents, de ses grands-parents.

Il n'y avait pas eu moyen de l'induire en erreur, et Perraud, à qui Mlle de Saint-Priest recommandait le silence sur les atrocités qu'il connaissait, ne pouvait nier.

Il savait le nom de tous les endroits où la rage allemande se ruait, avec les pastilles incendiaires, les pompes à pétrole, après le massacre et le pillage.

En quarante-huit heures — hier et aujourd'hui — vingt-cinq et vingt-six août dix-neuf-cent-quatorze, six bourgs ou villages sous le même prétexte, toujours mensonger, que des habitants avaient tiré sur les troupes allemandes, flambaient tout entiers autour de Sedan.

Un septième, très important, aux portes de la ville, et considéré plutôt comme un de ses faubourgs, n'y laissait que son église et trente maisons : c'était le Fond-de-Givonne.

De La Chapelle, Villers-devant-Mouzon, Noyers, Glaires, Givonne, Donchery, il n'y aurait plus que des cendres.

Tout cela mettrait plusieurs jours à s'éteindre.

— Qu'est-ce qui leur fera payer cette abomination, mam'zelle Ghislaine, qu'est-ce ?... Pas le bon Dieu, puisqu'il laisse faire... peut-être le diable ?... Nos pauvres pays, où j'avais quasiment de la parenté partout... Mon pauvre Donchery, où il ne me restait que mon petit saint-frusquin, que j'ai mis toute ma vie à gagner ! Et monsieur le curé, qu'avait des collections, qui me semblaient ben drôles, à moi, qui ne suis qu'une bourrique, mais que tout le monde, qu'y paraît, serait venu voir des quatre coins de la terre, si on avait su... Et son église, à monsieur le curé... Qu'est-ce qui leur fera payer tout ça, mam'zelle Ghislaine ?

ACHETEZ DIRECTEMENT VOS FOURRURES

à la Manufacture de Fourrures, 127, bd Sébastopol, Mais son vendant meilleur marché que part. ailleurs. Vêtements, Collets, Echarpes, Manchons, etc. Cat. f^o. Ouv. dimanche.

Maladies de la Femme

LA MÉTRITE



Exiger ce portrait

d'appétit, aux idées noires, doit craindre la MÉTRITE.

La femme atteinte de Métrite guérira sûrement sans opération en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Le remède est infailible à la condition qu'il soit employé tout le temps nécessaire. La Jouvence de l'Abbé Soury guérit la Métrite sans opération parce qu'elle est composée de plantes spéciales, ayant la propriété de faire circuler le sang, de décongestionner les organes malades en même temps qu'elle les cicatrise.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiénine des Dames (la boîte 1 fr. 50).

La Jouvence de l'Abbé Soury est le régulateur des règles par excellence, et toutes les femmes doivent en faire usage à intervalles réguliers, pour prévenir et guérir : Tumeurs, Cancers, Fibromes, Mauvaises suites de couches, Hémorragies, Pertes blanches, Varices, Hémorroïdes, Phlébites, Faiblesse, Neurasthénie, contre les accidents du Retour d'Âge, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.

La Jouvence de l'Abbé Soury dans toutes pharmacies : le flacon, 4 fr. ; franco gare, 4 fr. 60 ; 3 flacons, expédiés franco gare contre mandat-poste 12 fr. adressé Pharm^{ie} Mag. DUMONTIER, Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits). 292

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

Rapide de nuit pour la Côte d'Azur

A l'approche de l'hiver, nombreux sont les blessés et les malades qui vont chercher sur la Côte d'Azur le repos et la santé.

Ils apprendront avec plaisir que depuis le 22 novembre, la Compagnie P.-L.-M. a prolongé jusqu'à Menton le rapide de nuit 1^{re} classe qui part de Paris à 19 h. 15.

Ce train permet de quitter Paris après dîner et d'arriver au milieu du jour au pays du soleil. On est rendu à Nice à 13 heures et à Menton à 14 h. 6.

Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Vclamaré.

Qu'est-ce, bonté divine, ma sainte Vierge Marie !... Qu'est-ce ?

Elle continua un quart d'heure. Aucun geste, aucune parole n'aurait pu arrêter le torrent.

Il n'y eut, pour en avoir raison, que l'étranglement des sanglots, l'aveuglement des larmes coulant en ruisseaux.

— Ils paieront, ma bonne Brisquet, ils paieront !...

Elle ne pouvait plus répondre, mais elle faisait de grands signes de dénégation.

La jeune fille parla si affectueusement qu'elle fit peut-être entrer, en y mêlant toute l'assurance de sa propre conviction, quelques arguments valables dans le cerveau de la pauvre vieille femme.

Peu à peu, celle-ci se calma ; elle se remit jusqu'à reprendre son éternel tricot, et si elle continua à pleurer, en rentrant chez la générale, ce fut sans éclat, sans rien raconter, pendant que, la tête dans l'oreiller, cette dernière, silencieuse, pleurait aussi.

CHAPITRE V

Le soir était revenu, cette fois tout à fait silencieux ; la lune ne se lèverait que très tard, l'obscurité s'épaississait.

On n'entendait plus le canon ; puis, soudain, cela recommença, mais plus lointain.

— Si nos troupes, disait Perraud, avaient la retraite coupée, il me semble qu'on ne se battrait plus... Ah ! quel malheur ! quel malheur ! Sans cette invasion de la Belgique, jamais ils n'auraient passé !

Le garde et Mlle de Saint-Priest se trouvaient encore dans le petit salon, attendant à l'appartement de ces dames, au bout du couloir, où personne n'avait affaire.

(A suivre.)

LES NOUVEAUX SOUVERAINS D'AUTRICHE-HONGRIE

L'ARCHIDUC CHARLES FRANÇOIS-JOSEPH S'ENTRETIENT AVEC SES SOLDATS



LA PRINCESSE ZITA DE BOURBON-PARME



L'ARCHIDUC CHARLES FRANÇOIS-JOSEPH

Celui qui était, hier encore, l'archiduc Charles-François-Joseph vient de recevoir le lourd héritage de la couronne des Habsbourg. Nul prince, en aucun temps, n'aura senti peser sur son front un fardeau plus redoutable. Petit-fils de l'archiduc Charles-Louis — lui-même second frère de François-Joseph, — l'actuel empereur d'Autriche portait depuis 1914 le nom d'Autriche-Este. Il est né le 17 août 1887, épousa en 1911 la princesse Zita de Bourbon-Parme, qui lui a donné deux fils et une fille. Depuis de longs mois, il commandait un groupe d'armées sur le front oriental.